

VOYAGE

DANS LES

HAUTES PYRÉNÉES,

PAR LE C^{te} DE MARCELLUS,

(Marie-Louise-Auguste),

PAIR DE FRANCE.

DÉDIE À S. A. R. MONSIEUR LE DUC DE BORDEAUX.

Here naked rocks, and empty wastes were seen,
There tower'd cities, and the forests green.

Poet. The temple of Fame, v. 15.

*Au, je vis des cîtes, et des bocages verts ;
Ici, des rochers nus, et d'arides déserts.*

PARIS.

CHEZ FIRMIN DIDOT, LIBRAIRE,

RUE JACOB, N^o 24.

LIBRAIRIE
V^{te} PAUL CHAU.
34, Cours du Chanéau-Rou
BOURBON

Book of 1771

24

1771

30255

VOYAGE

DANS LES

HAUTES PYRÉNÉES.

R

VOYAGE

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

HAUTE PYRENEES

Reserve 252

30245

30255

VOYAGE

DANS LES

HAUTES PYRÉNÉES,

PAR LE C^{TE} DE MARCELLUS

(Marie-Louise-Auguste),

PAIR DE FRANCE.

DÉDIÉ A S. A. R. M^{OR} LE DUC DE BORDEAUX.

Here naked rocks, and empty wastes were seen,
There tow'ry cities, and the forests green.

POPE. The temple of Fame, v. 15.

Là, je vis des cités, et des bocages verts;

Ici, des rochers nus, et d'arides déserts.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, LIBRAIRE,

RUE JACOB, N^o 24.

MDCCLXXVI.



VOYAGE

HALL'S PATENT

FOR THE

OF THE

THE



PARIS

CHATELAIN

1854

A Son Altesse Royale

Monseigneur

Le Duc de Bordeaux.

Monseigneur,

*J'ai essayé de décrire, dans
l'Ouvrage qu'il m'est permis de
mettre aux pieds de Votre Altesse
Royale, le Pays qui eut le bon-*

Dédicace.

heur de connaître le premier l'empire
et la paternelle autorité de votre
illustre Aïeul Henri - Quatre,
d'héroïque mémoire. Le berceau de
ce grand Prince s'y conserve avec
vénération. Je l'ai vu, Monsei-
gneur, cet auguste berceau : il m'a
rappelé celui qui reçut l'Enfant du
miracle, et à qui Dieu a donné
de renfermer aussi les destinées de
la France. Pouvais-je ne pas songer,
en le voyant, que le vôtre vous fut
offert par la cité fidèle où j'ai eu
le bonheur de voir luire les prémices
des beaux jours que la race chérie
de nos Rois venait nous rendre !

Dédicace.

Il arrivera, Monseigneur, ce moment fortuné que tant de vœux appellent, où le Petit-Fils d'un Monarque adoré visitera cette noble Ville, si fière du nom qu'elle lui a donné, et ces Provinces reculées dont les habitants tressaillent au nom de Henri.

Les transports de joie et d'amour que votre présence y excitera; les souvenirs, les espérances qu'elle y fera naître, prouveront à Votre Altesse Royale quelle glorieuse immortalité attend les Princes qui, comme le grand Pœi dont le sang coule dans vos veines, n'ont com-

Dédicace.

*battu, n'ont vaincu que pour faire
triompher la justice, n'ont régné,
n'ont vécu que pour rendre heureux
leurs sujets.*

Je suis avec respect,

Monsieur,

De Votre Altesse Royale,

*Le très-humble
et très-obeissant Serviteur.*

LE COMTE DE MARCELLUS.

Paris, le 30 Avril 1826.

AVERTISSEMENT.

Les Pyrénées sont si connues, elles ont été l'objet de tant de recherches, le sujet de tant de savants ouvrages, que je croirais être téméraire en essayant de glaner encore dans un champ si souvent et si heureusement défriché. On chercherait donc en vain ici de nouveaux détails de géographie ou d'histoire, de nouvelles observations de hautes sciences, de géologie, de minéralogie ou de botanique. Les sources où l'on peut puiser ces diverses richesses sont entre les mains de tout le monde. S'il ne m'a pas été donné de visiter les Pyrénées en observateur et en savant,

j'ai su du moins contempler et admirer les merveilles qu'elles renferment. Ce petit ouvrage retrace les impressions dont ce grand spectacle a frappé mon ame. Il n'a pas d'autre objet. Je voudrais que les amateurs des Pyrénées qui le liront pussent y trouver d'agréables souvenirs, et y reconnaître à la fois les sentiments qu'ils ont éprouvés, et les beaux lieux qui les ont fait naître.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES LIEUX DÉCRITS OU MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE.

A.

- Aⁿdour, pages 20. 22. 43. 151. etc.
 Anglais (ruisseau des), p. 125.
 Aran (vallée d'), p. 10. 164.
 Arboust, p. 163.
 Arcisans, p. 94.
 Argelès, p. 11. 61. 91. 99. 132. etc.
 Armagnac, p. 28.
 Arras, p. 97.
 Arreins, p. 11. 94. 97.
 Arréou, p. 43.
 Arréou (hourquetted'), p. 40. 42. 151. 158. 160.
 Assone (vallée d'), p. 17.
 Astey, p. 46.
 Aucun, p. 97.
 Aucun (gouffre d'), p. 97.
 Aure (vallée d'), p. 42. 43. 44. 160.
 Avantaiguc, p. 92.
 Azun (vallée d'), p. 11. 62. 91. 97. 98. etc.

B.

- Bagnères - de - Bigorre, pages 22. 23. 26. 32. 158. 163. etc.
 Bagnères - de - Luchon, p. 158. etc.
 Bains de la Reine, p. 27. 28.
 Bains de César, p. 69.
 Barèges, p. 132. 134. 136. 145. etc.
 Bariguy (pont), p. 118.
 Bastan, p. 133. 138. 145.
 Baudéan, p. 35.
 Béarn, *Béarnais* (le), p. 14.
 Beaussens, p. 92. 104. 165.
 Bedponey, p. 142.
 Bercugnas, p. 162.
 Bergons, p. 131. 147.
 Bétharam, p. 10. 15. 93.
 Billères (où Henri IV a été nourri), p. 7.
 Bois (bains du), p. 76.
 Bordeaux, p. 106. 162.
 Brèche de Roland, p. 108. 113. 132. 148.
 Bun, p. 94.

C.

- Cabinet de la Reine Jeanne, Cauterets, p. 11. 64. 68. etc.
 page 5. 162.
 Campan, p. 2. 32. 35. 55. 61. Cerisaie, p. 75. 76.
 67. 157. etc. Chèze, p. 103.
 Campan (grotte de), p. 38. Clot, p. 81.
 Castellaubon, p. 61. Coarasse (où Henri IV a été
 Castelvieu, p. 165. élevé), p. 10. 12.
 Catarave, p. 72. Comélie (Mont), p. 114. 132.

E.

- Eaux-bonnes, p. 11. Espéluques, p. 17.
 Eaux-chaudes, p. 11. Esquiez, p. 104.
 Escalé-Dieu, p. 159. Estaillets, p. 47.
 Escalette, p. 109. Estaubé, p. 115.
 Escoubous, p. 145. Estelle, p. 15.
 Espagne (pont d'), p. 75. 79. Esthère, p. 131. 133. 142.

F.

Forêt des Druides, page 82.

G.

- Garonne, page 43. 160. etc. Gédro (grotte de), p. 11.
 Gavarnie, p. 64. 108. 133. etc. 114. 164.
 Gaube, p. 75. etc. 146. 164. Gédro (cahos de), p. 116.
 Gave, p. 4. 13. 58. 61. 110. etc. Gerde, p. 26. 164.
 151. 152. etc. Grip, p. 35.
 Gédro, p. 114. Grip (cascade de), p. 157.

H.

- Héas, page 15. 93. 115. Hourque des Cinq-Ours, p.
 Héritage à Colas, p. 142. 146. 149.

J.

Jurançon, page 4.

L.

- Lahunt (Poey), page 93. 94.
 95.
 Landes (les), p. 3.
 Lavedan, p. 17.
 Leutour, p. 70.
 Lienz, p. 145.
 Liéris, p. 21. 46.
 Liéris (gouffre du), p. 50. 97.
 Lourdes, p. 12. 18. 57. etc.
- Lourdes (lac de), p. 17.
 Lourdes (château de), p.
 58. etc.
 Luchon (vallée de), p. 161.
 162. 164. 166.
 Luz, p. 102. etc. 130. 133.
 136. 142.
 Luz (église de), p. 105.

M.

- Maillos, p. 164.
 Maladetta, p. 11. 115. 165.
 Marboré, p. 61. 108. 113. 118.
 119. 121. 124. 133. 148. etc.
 Marbrière de Campan, p. 35.
 41. etc.
 Marsou, p. 97.
 Mauhourat, p. 70. 76. 84.
 Médoux, p. 27. 30. 31. 32. etc.
- Miramont (château de), p.
 91.
 Montauban (grotte de), p.
 164.
 Montgaillard, p. 57.
 Montgaillard (gouffre de),
 p. 57.
 Montné, p. 71. 72.
 Mont-perdu, p. 115.
 Montréjan, p. 158. 160.

N.

- Nay, page 14.
 Néou-vielle, p. 115. 139. 140.
 145.
- Neste, p. 43. 160.

O.

- Occitanie, page 51.
 Oncet (lac d'), p. 146.
- Ossau (vallée d'), p. 10. 11.
 12. 17.
 Ourdinsède, p. 46. 53. 54.

P.

- Paillas, page 53.
 Paillole, p. 40.
 Pau, p. 3. etc.
- Pau (château de), où Henri IV
 est né, p. 5. etc.

- Pic d'Eslitz, p. 145.
 — de Gabisos, p. 17.
 — de Leyrey, p. 139.
 — du Midi de Barèges, p. 26.
 54. 115. 132. 145. 153.
 — du Midi de Pau, p. 4.
 — de Viscos, p. 132.
- Pierrefitte, p. 4. 63. 64. 102.
 Piéta (chapelle de), p. 92. 93.
 Pique, p. 161. 164.
 Pommier (le), p. 142.
 Pouzac, p. 57.
 Pragnères, p. 112. 132.
 Pré (bains du), p. 70.

R.

- Raillère (bains de la), page 70.
 76.
- Rémoulains (lacs de), p. 95.
 Rienlac (ruisseau de), p. 98.

S.

- Saint-Bertrand, page 160.
 Saint-Gaudens, p. 51.
 Saint-Mammet, p. 164.
 Sainte - Marie (village de),
 p. 35. 40. 54.
 Sainte-Marie (château de),
 p. 104. 165.
 Saint-Pé, p. 17.
 Saint-Savin, p. 94.
 Saint-Sauveur, p. 11. 102. 105.
 109. 125. 127. 134. etc.
 Saint-Sauveur (petit), p. 70.
 Saligo, p. 103.
 Salut (bains de), p. 29.
- Saonsa (cascade de), p. 118. 164.
 Sassis, p. 103.
 Séculéjo (lac de), p. 164.
 Sers, p. 142.
 Sia, p. 4. 110. 132.
 Sierpe, p. 160.
 Sopha (le), p. 142.
 Source de l'Adour, p. 44.
 150. 151. etc. 154.
 — du Gave, p. 121. 150.
 151. 154.
 — de la Garonne, p. 43.
 164. 165.
 Stazona (la), p. 121.

T.

- Tarbes, p. 19. etc. 28. 46.
 57. 147.
 Toulouse, p. 148. 162.
 Tourmalet, p. 23. 57. 145.
 151. etc.
- Trames-Aigues, p. 23. 151. etc.
 164.
 Transarrien, p. 145.
 Trébons, p. 57.
 Trou-du-Loup, p. 17.

V.

- Val Surguière, p. 61.
 Vénasque, p. 165.
 Vidalos (tour de), p. 92.
- Viella, p. 142.
 Vignemale, p. 86. 87. 115.
 148.

VOYAGE

DANS

LES HAUTES-PYRÉNÉES.

Lorsqu'on a parcouru les Pyrénées, qu'on a admiré à loisir la fierté des roches sauvages, et les graces des vallons ombragés; qu'on a tour-à-tour promené ses regards sur le mont escarpé et sur la prairie émaillée, sur l'humble violette et sur l'orgueilleux sapin : il reste dans l'ame, éprise des charmes de la nature, des impressions douces et vives qu'elle se plaît à renouveler. C'est cette jouissance que je cherche aujourd'hui : je recommence, pour ainsi dire, mon voyage. Tantôt, au milieu des nei-

I

ges et des précipices, je m'enfoncerai dans
ces profondes vallées qui renferment tant de
merveilles; tantôt je gravirai sur les mon-
tagnes, j'interrogerai la source des fleuves; et
toujours une tendre mélancolie me ramènera
dans les retraites enchantées de Campan.

Nymphes de ces aimables rives,
Vous dont les ondes fugitives
Baignent en murmurant de verdoyants bosquets;
A qui mille bergers, dans leurs chansons plaintives,
Aiment à confier leurs vœux et leurs secrets;
Naiades de l'Adour, rivales d'Aréthuse,
Du chantre heureux de Syracuse
Un disciple timide implore vos bienfaits.
D'un regard protecteur favorisez ma muse:
Elle va chanter vos attraits.



PAU.

Résolus de commencer notre visite aux Pyrénées par la jolie ville de Pau, nous avons déjà traversé les Landes; et ces déserts arides et brûlants étaient comme l'épreuve qui devait nous mériter les frais ombrages de Bagnères. Nous n'étions pas loin de Pau. Les montagnes, que nous voyions depuis long-temps élever devant nous dans le lointain leurs sommets dorés par les neiges, semblaient s'être tout-à-coup rapprochées. Si nous ne nous fussions tenus en garde contre cette illusion, nous nous serions crus éloignés à peine d'une lieue de ces vallées dont les sinuosités se dessinaient à nos regards. Tel est l'effet magique des brouillards transparents qui enveloppent sans cesse les montagnes. Combien de fois, dans les Pyrénées, le voyageur, encouragé par la proximité apparente d'un objet auquel sa curiosité voulait atteindre, plein d'espérance, de vigueur et d'agilité, a-t-il senti ses forces l'abandonner, son audace s'éteindre, ses pieds

s'engourdir, en voyant le but désiré fuir devant lui, s'éloigner toujours à mesure qu'il avance, grandir insensiblement, et se montrer enfin inaccessible!

Le pic du Midi de Pau, portant sa double cime jusque dans les nues, nous annonçait, en se rapprochant, que nous n'avions pas long-temps à attendre la ville d'Henri-Quatre. Bientôt elle s'offrit à nos yeux. Les chênes superbes de ses promenades nous invitèrent à nous délasser sous leur ombre impénétrable aux rayons du soleil. Nous arrivons à Pau. Nous parcourons cette ville charmante : nous admirons sa position sur un coteau, au bas duquel coule le Gave, les verdoyantes plaines qui l'environnent, les riches vignobles de Jurançon. Le Gave, dont j'avais autrefois contemplé à Gavarnie la source majestueuse, dont j'avais entendu l'horrible fracas dans les vallées de Pierrefitte et de Barèges, semblait avoir oublié ses fureurs en faveur sans doute de la noble cité qui vit naître Henri-Quatre. Ce torrent qui mugit comme l'Océan irrité sous l'arche audacieuse du Pont de Sia, murmure

à peine en traversant celui de Pau. Ah! sans doute il aimait à couler sous les lois du bon Henri.

Le souvenir de ce grand prince remplissait nos âmes. Nous volons à son château : nous pénétrons dans la chambre auguste où il vit le jour. Le *Cabinet de la reine Jeanne* nous est ouvert. Nous révérons cette cheminée antique au coin de laquelle Henri méditait le bonheur de ses sujets; cette fenêtre d'où ses regards se portaient vers ces montagnes qu'il avait parcourues dans son enfance, et où il préludait aux fatigues et aux dangers. Nous admirons ce bel escalier qu'il avait monté tant de fois, et dont la voûte est ornée de pierres artistement sculptées en losange. Nous baisons avec respect le berceau du bon Henri, cette écaille de tortue qui avait renfermé les destinées de la France. Hélas! fallait-il qu'un monument si touchant et si vénérable fût aussi condamné aux flammes? Ah! le berceau d'un enfant auguste, qui régna sur son peuple pour le rendre heureux, ne pouvait attendrir des cœurs que le démon de l'ingratitude et de

la révolte tenait asservis sous ses lois barbares. Mais leur fureur fut trompée. Une heureuse supercherie sauva ce berceau précieux dont la vue devait à jamais réveiller dans les âmes généreuses tant de grands souvenirs, tant d'héroïques sentiments.

Les tyrans oppresseurs dont la rage infernale,
 Par une sentence fatale,
 A condamné la France à d'éternels regrets ,
 Voudaient ravir aux malheureux Français
 Ce monument chéri de bonheur et de gloire,
 Et, couronnant ainsi leurs monstrueux succès ,
 Détruire jusqu'au nom d'un roi cher à l'histoire ,
 Croyant anéantir l'importune mémoire

De leur crime et de ses bienfaits.

Mais le Dieu Fort qui protège la France ,
 De saint Louis éteint rallumant le flambeau ,
 Confondit des méchants la coupable espérance ,
 Et, ranimant la vie au milieu du tombeau ,
 Sur la race d'Henri signala sa clémence ;
 Sauvante ainsi , d'un coup de sa toute-puissance ,
 Ses sujets, ses enfants, son trône et son berceau.

Mais que de douloureuses pensées se pressaient à la fois dans mon âme ! Dans la cham-

bre où naquit Henri-Quatre, je me rappelais tous les malheurs de mon pays. Eh! quel prix, me disais-je, a reçu un roi si grand et si bon, de tout ce qu'il a fait pour la gloire et la prospérité de la France.....? L'âme déchirée par le souvenir de l'exécrable attentat qui termina sa brillante carrière, je parcourus, triste et pensif, la cité qu'il avait habitée, et ses délicieux alentours. Je côtoyai la rive du Gave, en admirant ce parc magnifique qui en est le plus bel ornement. Du bout de son avenue, je découvris le village de Billères, où Henri-Quatre fut nourri. Enfin, je rentrai dans la ville par une porte dont le cintre, dégradé par le temps, était couvert d'un lierre antique qui avait sans doute ombragé la tête d'Henri-Quatre.

Ce bon roi cueillit tour-à-tour

Le laurier, l'olive et le lierre :

Au dieu des vers il fit sa cour,

Et sut faire en héros et la paix et la guerre.

Son pays, opprimé par des tyrans d'un jour,

A ses brillants exploits a dû sa délivrance.

Tous les maux y régnaient ; bientôt par sa prudence

De tous les biens il devint le séjour.
 Modèle de bonté, modèle de vaillance,
 Doux conquérant des cœurs, par des liens d'amour
 A son char triomphal il enchaîna la France.

O qu'il est grand, le souvenir du bon Henri!
 qu'il est grand surtout dans le lieu où il est
 né, à la vue de son château, dans sa ville,
 au milieu du peuple qui le premier connut
 la douceur de son empire! Le Louvre en parle
 moins éloquemment. L'aspect des montagnes
 semble agrandir encore ce souvenir; et la ville
 de Pau présente au voyageur ce qu'il y a de
 plus auguste dans l'histoire des hommes et
 dans la nature. Que des lauriers immortels
 ceignent la tête de ce roi qui ne combattit
 que pour conquérir son peuple, qui ne res-
 pira que pour le rendre heureux, qui vain-
 quit et qui pardonna!

Conquérants, guerriers intrépides,
 Vous qui, de meurtre et de carnage avides,
 Vouliez, par vos exploits étonnant l'univers,
 Dompter les nations, mettre leurs rois aux fers,
 Et, promenant la mort dans vos courses rapides,

Ne régner que sur des déserts ;
 Admirez un héros et plus grand et plus sage (a).
 Guerrier comme Alexandre , et bon comme Titus ,
 Il fut votre maître en vertus ,
 Et votre rival en courage.
 La France lui dut son bonheur.
 S'il n'eût été que grand , par de pompeux caprices ,
 Par de brillantes injustices ,
 Du monde il eût fait la terreur ;
 Il aimait mieux en faire les délices.

(a) On lit dans Plutarque (*de Alex. fortunâ*, or. 1.)
 qu'Alexandre affectionnait particulièrement ce vers d'Homère , relatif à Agamemnon :

Ἀμφοτέρων βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερός τ' αἰχμητής.

(Il. III, 179.)

« Le plus grand des guerriers , et le meilleur des rois. »

Ce vers convient mieux à Henri IV qu'à Agamemnon et à Alexandre : c'est son portrait.

COARASSE, BÉTHARAM.

Presque vis-à-vis la ville de Pau, sur l'autre rive du Gave, s'ouvre la vallée d'Ossau, qui peut être regardée comme la première des grandes vallées des Pyrénées du côté de l'occident, comme la vallée d'Aran en est la dernière du côté de l'orient. Ces montagnes, dont la chaîne forme l'isthme qui fait de l'Espagne une grande presqu'île, s'élèvent insensiblement de l'Océan vers le milieu de l'isthme, où elles atteignent leur plus grande élévation; et elles s'abaissent si brusquement du côté de la Méditerranée, que quelques savants ont cru pouvoir regarder les montagnes qui continuent la chaîne vers l'orient, après la vallée d'Aran, comme formant une branche à part et distincte des Pyrénées.

Le pic du Midi de Pau, qui couronne la vallée d'Ossau, commence à marquer la majesté des Pyrénées. De ce point, elles s'élèvent bientôt jusqu'à leur plus grande hauteur, qu'elles atteignent au fond de la vallée de

Cauterets , et qu'elles conservent jusqu'aux montagnes de la *Maladetta* , dont les sommets ferment et couronnent la vallée d'Aran.

En remontant la vallée d'Ossau , à une assez petite distance de Pau , on trouve les *Eaux-Bonnes*. Un peu plus loin , les *Eaux-Chaudes* , où séjournèrent autrefois le roi de Navarre , aïeul d'Henri - Quatre , et la princesse Catherine , sa sœur , offrent d'augustes souvenirs aux voyageurs qui les visitent , et aux malades qui viennent en foule y chercher la santé. La situation de ces deux établissements est pittoresque. Leurs eaux salutaires annoncent par leurs bienfaits les miracles de Barèges et de Saint-Sauveur , comme leurs cascades et leurs grottes préludent dignement aux merveilles de Gédro et de Gavarnie. Des *Eaux-Bonnes* on peut se rendre par un chemin âpre et difficile à Arreins , chef-lieu de la vallée d'Azun , vallée charmante , que celle d'Argelès , qui la termine en recevant les flots de son torrent , surpasse à peine en graces et en fraîcheur.

La ville de Pau nous offrit deux routes pour nous rendre dans les Hautes - Pyrénées : la

route de Tarbes, et celle de Lourdes. Cette dernière, qui passe par Coarasse et Bétharam, ne cesse d'enchanter les yeux par les aspects les plus variés et les plus agréables. Une plaine riant et fertile, traversée par le Gave, qui n'est déjà plus torrent, ombragée d'arbres et de buissons, couronnée par les montagnes de la vallée d'Ossau, conduit d'abord au beau village de Coarasse, que domine et ennoblit ce château, cher à tous les Français, où Henri-Quatre passa son enfance et reçut l'éducation des héros. Le portail de l'avenue s'ouvre dans le village, et s'annonce par cette inscription singulière, qui, dit-on, est antérieure de plus d'un siècle à la naissance d'Henri-Quatre : *Lo que ha de ser, no puede faltar* (1). Cette phrase espagnole, qui revient à l'hémistiche anglais, *What is, that ought to be* (2), est un axiome de fatalisme qui ne signifie rien, et où l'on chercherait en vain quelque rap-

(1) Ce qui doit être ne peut manquer d'arriver.

(2) POPE, *Iliad*. liv. 1, v. 732. Ce qui est, est ce qui doit être.

port avec les destinées glorieuses qui attendaient le château de Coarasse.

Lorsqu'on est parvenu au haut du coteau sur lequel il est bâti, quelle vue enchante les regards ! quelles émotions pénètrent l'ame ! La chaîne des Pyrénées, qui borne l'horizon et se présente avec plus de graces encore que de majesté ; les champs de maïs, les prés fleuris qu'arrose le Gave, dont une industrieuse agriculture a su multiplier les flots bienfaisants ; les hameaux qui peuplent cette délicieuse contrée, les bosquets qui les ombragent : non, aucun site ne peut offrir un plus ravissant aspect. Mais quand on songe que ce beau lieu vit croître pour la France un royal enfant qui devait être un jour le plus grand des héros ; quand on regarde ces montagnes qu'il escadait d'un pied hardi, disputant d'agilité avec les jeunes Basques, compagnons de son enfance, et ces chaumières où il apprenait à devenir le père des pauvres ; quand on se rappelle *les bontés presque divines de ce grand monarque* (1), tant d'exploits, tant de royales

(1) HARD. DE PÉRÉFIXE, Épit. dedic. de la Vie de Henri IV.

vertus : on oublie Coarasse, les Pyrénées, le Béarn ; on ne voit que le *Béarnais*.

C'était peu pour son cœur de vivre dans l'histoire,
D'y briller par l'éclat de ses faits triomphants :
Son amour pour son peuple a su vaincre le temps ;
Et, pour éterniser ses bienfaits et sa gloire ,
Il nous a laissé ses enfants.

Vis-à-vis Coarasse, sur l'autre rive du Gave ,
se montre la petite et jolie ville de Nay, patrie
d'Abbadie, ce fameux ministre protestant qui
a prouvé, dans d'admirables ouvrages, la vé-
rité de la religion chrétienne, et la divinité
de son auteur.

Philosophe profond , éloquent écrivain ,
Des esprits forts sa plume redoutée ,
Étalant du Très-Haut le merveilleux dessein ,
D'une religion des anges respectée
Fit admirer à tous l'édifice divin ,
Confondit la raison contre Dieu révoltée ,
Et, foudroyant le déiste et l'athée ,
Humilia l'orgueil du cœur humain (a).

(a) Les trois principaux ouvrages d'Abbadie sont : le
Traité de la religion chrétienne, le Traité de la divinité de
J.-C., l'Art de se connaître soi-même.

Pourquoi ce beau génie, aveuglé par la haine,
Séparé de l'Église, infidèle à sa loi,
Traîna-t-il loin de nous sa carrière incertaine (a)?

Hélas ! plaignons ce nouvel Origène :
Déserteur du berceau, il défendit la foi.

Faut-il que, d'un zèle sincère
Admirant sa doctrine et ses écrits brillants,
Nous ayons à gémir sur les erreurs d'un frère ?
Ah ! que sert le génie et les nobles talents
Dans un fils révolté contre une tendre mère ?

Après Coarasse, on arrive à Estelle, joli village, d'où les regards se portent avec curiosité sur Notre-Dame de Bétharam, dont on aime à visiter la charmante église, le calvaire et les champêtres alentours. Ce lieu est cher à la piété. Aux diverses fêtes de la Vierge, on y accourt en foule de toutes les vallées des Pyrénées, pour y implorer la protection de la reine du ciel. La vallée d'Héas, près de Gavarnie, dans la partie la plus âpre des Hautes-Pyrénées, possède un temple presque aussi célèbre et également fréquenté. Rien de plus

(a) Abbadie passa sa vie en Prusse, en Hollande, en Savoie, et en Angleterre, où il mourut en 1727.

touchant que ces monuments de foi et de confiance, élevés par la piété à la mère de miséricorde, dans ces déserts sauvages, où l'on a tant de périls à redouter.

Au voyageur errant loin des douces campagnes
Sur ces rocs sourcilleux d'abîmes entourés,
Pour diriger sa course et ses pas égarés

Entre la France et les Espagnes,
D'Héas, de Bétharam les vallons révéés

Offrent leurs temples, consacrés
A la mère du Dieu qui créa les montagnes.

Peu de sites, même dans les Pyrénées, sont aussi intéressants que Bétharam. L'élégant frontispice de son église, les bois qui la couronnent, les montagnes qui la dominent, la plaine qui l'entoure, ce pont dont l'arche hardie est tapissée de lierre qui pend en festons; ce Gave qui sort des montagnes encore torrent et déjà fleuve, qui mugit et murmure, coule et bondit, et commence à s'appriivoiser pour baigner les murs du temple de Marie : tout concourt à faire de cette solitude un lieu enchanteur.

C'est en quittant Bétharam qu'on commence à entrer dans les montagnes. La vallée d'Assone, qui s'ouvre à droite, succède à celle d'Ossau, comme son pic de Gabisos au pic du Midi de Pau. On approche de Lourdes; on entre dans le Lavedan, dont cette ville est le chef-lieu; on traverse le bourg de Saint-Pé; on remonte le Gave, qui roule ses flots entre des rochers souvent nus et arides, au pied de monts tristes et escarpés. Vers le sommet d'une de ces montagnes, le voyageur aperçoit des grottes, dont l'une porte le nom de *Trou-du-loup*; les autres s'appellent les *Espélugues*. Ce mot patois est presque le mot latin. Ces grottes sont belles et pittoresques. Plus loin, on traverse un ruisseau qui s'échappe du lac de Lourdes, lequel, peu éloigné de la ville, n'offre pas un grand intérêt. Il est situé dans un bassin formé par des montagnes dont l'aspect n'a rien ni de fier ni de doux. On le dit profond. Il est à peu près rond, et son diamètre paraît être d'environ une lieue. Ses bords, tristes et marécageux, sont garnis de roseaux. Le voyageur qui va le visiter est peu

récompensé de sa peine. La route de Pau passe dans le voisinage de ce lac, qu'on laisse à gauche sans l'apercevoir, au moment presque où l'on découvre la ville de Lourdes, son roc et son château.

TARBES.

C'est à Bagnères que nous devons nous rendre. Impatients d'y arriver, nous laissons à droite la route de Lourdes, que j'avais déjà parcourue, et nous nous dirigeons vers Tarbes. Rien de plus beau que le chemin qui nous y conduisit. Je doute que dans la France entière il s'en trouve un qu'on puisse lui comparer en largeur. De chaque côté, tantôt des châtaigniers touffus, tantôt des chênes superbes, nous protégeaient de leur ombrage, et toujours nous voyions s'élever à notre droite, au-dessus de leur cime, les sommets majestueux des Pyrénées. Ces belles montagnes, en se présentant à notre vue à travers les brouillards et dans un lointain mystérieux, piquaient encore plus notre curiosité. Nous jouissions d'avance du plaisir d'en contempler bientôt les merveilles.

Mais, en approchant de Tarbes, le chemin ne présentait plus la même largeur, ni les mêmes ombrages. Bientôt, parvenus au haut

du coteau qui domine la capitale de la Bigorre, nous voyons s'étendre à nos pieds une plaine immense qu'arrose l'Adour, que fertilisent sans cesse les neiges des montagnes, transformées en ruisseaux limpides, que décorent de jolis villages, et où l'agriculture étale à la fois tous ses trésors.

Là, dans de belles campagnes
 Riches de nombreux hameaux,
 Le doux son des chalumeaux
 Fait retentir les montagnes.
 Là d'innombrables oiseaux,
 Voltigeant sous le feuillage,
 Mêlent leur joyeux ramage
 Aux amoureuses chansons
 Des bergers qui, dans les plaines,
 Parmi les fleurs, les gazons,
 A l'ombre des verts buissons,
 Soupirent leurs tendres peines;
 Et, de coteaux en coteaux,
 Zéphire aux tièdes haleines
 Les fait redire aux échos.
 Là jaillissent les fontaines;
 Là serpentent les ruisseaux
 Que les saules et les frênes
 Ombragent de leurs rameaux.

Le printemps, l'été, l'automne,
 Y prodiguent leurs attraits;
 Et, dans les mêmes guérets,
 Bacchus, Cérès et Pomone
 Réunissent leurs bienfaits.

En descendant la côte, qui est très-rapide, nous cueillîmes la camomille et une jolie bruyère en fleur. Ces premiers dons du climat nous annonçaient les belles fleurs et les plantes salutaires du Liéris et de Gavarnie.

Nous avons aperçu les dômes de Tarbes, et nous approchions de cette ville. Nous commençons déjà à respirer les prémices de cet air pur et léger, de ce calme des sens que l'on ne connaît que dans le voisinage des montagnes. Délassés de la chaleur et de la fatigue du jour par la fraîcheur du soir et le murmure des eaux courantes, nous entrons dans la ville, et les eaux murmuraient toujours. Un de nos vieux poètes (a), assez peu fécond en vers heureux, a cependant fait, dans un très-joli vers, le portrait de la ville de Tarbes,

(a) Du Bartas.

en parlant de celle de Bagnères, à qui ce portrait convient également :

L'ardoise y luit partout ; chaque rue a son fleuve.

En effet, l'Adour envoie ses eaux limpides purifier et embellir cette charmante ville, en parcourir les rues et les places, dont aucune n'échappe à ses bienfaits, et y entretenir une inaltérable fraîcheur.

Heureux habitants de ces murs,
 Vous dormez au bruit des cascades ;
 Les ormeaux de vos promenades
 Sont toujours arrosés par des flots toujours purs,
 Et cultivés par la main des Naiades.
 Quel destin au vôtre est égal ?
 Ces nymphes, de leurs eaux penchant l'urne facile,
 Ouvrent pour vous leur trésor libéral,
 Vous prodiguent une onde aussi fraîche qu'utile,
 Et, pour habiter votre ville,
 Quittent leurs palais de cristal.

ARRIVÉE A BAGNÈRES.

En sortant de Tarbes, nous trouvâmes le point de réunion des routes de Lourdes et de Bagnères. Nous laissâmes la première à droite, et préférâmes à la région des hautes montagnes et aux fureurs du Gave la délicieuse plaine qu'arrosent les flots brillants de l'Adour.

Nous côtoyons ce fleuve sans le voir, et remontons une vallée digne de posséder Bagnères et d'annoncer Campan. Sept ou huit villages peuplés et bien bâtis reçoivent successivement le voyageur de Tarbes à Bagnères. Cette vallée, qui commence, pour ainsi dire, à la réunion des deux routes, et que termine le Tourmalet, n'est pas sans doute une des principales des Pyrénées, puisqu'elle ne s'élève pas jusqu'à leur crête la plus haute, comme les vallées de Barèges et de Cauterets; mais il n'en est aucune qui l'égale en graces et en beauté. Bagnères, Médoux, Campan, la Marbrière, Trames-Aigues : que de titres pour intéresser ! Elle a d'ailleurs sur ses rivales l'avantage de remonter aux sources de l'Adour,

et de donner naissance à un fleuve qui conserve son nom jusques aux gouffres de l'Océan.

Plus nous approchions de Bagnères, plus le paysage se décorait à nos yeux. Nous voyagions encore entre deux chaînes de coteaux; car ce n'est qu'à Bagnères que commencent les montagnes. Nous traversions à chaque instant de petits torrents qui frémissaient à côté de nous, se répandaient dans les champs dont on leur avait ouvert l'entrée, divisaient leurs eaux bienfaisantes entre chaque pied de maïs, et allaient grossir les ondes de l'Adour. Nous voyions, à travers le gazon émaillé des prairies, étinceler les petits flots qui en ranimaient la verdure. Tout était enchanté : le plumage des oiseaux même nous semblait orné de plus vives couleurs; une lumière plus douce nous environnait. Le soleil tempérant ses rayons, comme s'il eût voulu les ménager pour parer d'un nouvel éclat cette belle contrée, sans en altérer les attraits. Je respirais une fraîcheur délicieuse, et m'abandonnais à la plus douce mélancolie.

De ce vallon le spectacle enchanteur,
 Je l'avouïrai , fit naître dans mon ame
 Un souvenir de sa première flamme ,
 Un sentiment de trouble et de langueur,
 Des feux d'amour funeste avant-coureur.
 Mais , rappelant la blessure mortelle
 Dont autrefois je me sentis atteint ,
 Je triomphai de l'attaque nouvelle.
 Car Cupidon , par un léger coup d'aile,
 Voulant d'un feu qu'il croyait mal éteint
 Faire jaillir encore une étincelle :
 « Va loin de moi ; va , cruel imposteur.
 « D'autres , séduits par tes caresses vaines ,
 « En goûteront la trompeuse douceur.
 « J'ai trop long-temps soupiré dans tes chaînes.
 « Je ne crains plus ta puissance ; et mon cœur,
 « Désabusé de tes feintes promesses,
 « Hors de tes fers , qu'il brave pour jamais ,
 « Est à l'abri de tes flèches traîtresses ,
 « Et dans ces lieux ne cherche que la paix. »

BAGNÈRES.

C'est ainsi que j'appelais à mon secours une sage philosophie contre les dangers dont j'étais menacé. J'arrivai à Bagnères ; et bientôt , en respirant l'air le plus pur , au milieu des charmes d'un doux loisir , je ne songeai plus qu'à jouir en paix des délices d'un séjour enchanté.

La ville de Bagnères est située à l'entrée des montagnes. Là se termine la double chaîne des coteaux ; là finit la plaine ; là commencent les Pyrénées : c'est par là qu'elles présentent leur plus facile accès. Entre Bagnères et le plus prochain village , nommé *Gerde* , s'élève la première montagne , qui n'est encore qu'un monticule ; mais on la distingue aisément , à sa stérilité et à sa figure de mamelon , de la chaîne cultivée et uniforme des coteaux. Tranchant au milieu de la plaine , elle paraît jetée comme par hasard entre les collines et les montagnes. De là , les Pyrénées s'élèvent jusqu'au Tourmalet et au pic du Midi , qui terminent la vallée. Sur l'autre rive , les coteaux

finissent moins brusquement. Cependant, la montagne des *Bains de la reine* me semble commencer en quelque sorte la chaîne parallèle.

Rien de plus enchanteur que la plaine qui environne Bagnères ; rien de plus fertile que ses champs , de plus frais que ses prairies. C'est au milieu de ces charmantes retraites que j'errais chaque jour dans mes promenades solitaires. Mais un penchant secret m'entraînait toujours vers la délicieuse source de Médoux. Je respirais le parfum de ses tilleuls ; je voyais la truite agile s'élancer et se jouer dans ses eaux transparentes ; je m'enfonçais dans sa grotte et dans son humide souterrain. Puis je revenais m'asseoir au pied du rocher , à l'ombre de ce châtaignier célèbre qui , élancé comme un pin sauvage , élève dans les airs sa tige gigantesque. Mon imagination s'enflammait : je croyais être à Vaucluse ; Pétrarque et Laure m'attendrissaient. Je répétais les douces chansons du cygne d'Arezzo , ces vers divins où il célébrait tour-à-tour, dans la plus mélodieuse des langues , les chastes

attraits de Laure , les charmes de la vertu , et la belle contrée dont il aimait , dans ses rêveries , à parcourir les rians déserts (a). Les chants immortels de ce grand poète ont fait la gloire de Vaucluse. Médoux aussi était digne de les inspirer.

Quelquefois je gravissais sur la montagne des *Bains de la reine*. Parvenu à son sommet , je m'asseyais sur la fougère , et voyais , à mes pieds , Bagnères et la plaine la plus riante qu'un fleuve par mille détours se plaisait à fertiliser ; à droite , les cimes escarpées des montagnes de Barèges ; vis-à-vis , les hautes plaines de l'Armagnac ; à gauche , les nombreux villages qui séparent Bagnères de Tarbes , cette jolie ville , sa plaine et son coteau , qui , bornant l'horizon dans le lointain , paraissait uni et azuré comme l'immense étendue des mers. Autour de moi s'ouvraient de frais vallons , traversés chacun par un petit torrent , par-

(a) Solo e pensoso i più deserti campi
Vo misurando.

semés de chaumières, ombragés de châtaigniers et de frênes. J'enviais la vie heureuse de leurs tranquilles habitants. Ils ignorent, disais-je, ces passions cruelles dont les mouvements tumultueux font le tourment du reste des mortels.

Sous le chaume couverts, de fortunés bergers
Coulent des jours sereins dans une paix profonde.
Innocents dans leurs mœurs, ils vivent loin du monde,
Sans en connaître les dangers.


Sous chaque toit et dans chaque famille,
Règnent le calme et le bonheur;
Tandis que trop souvent la haine et la fureur
Sont les hôtes cruels des palais où l'or brille.
Hélas! les plus doux nœuds, l'amour et l'amitié,
Tout est trompeur dans le siècle où nous sommes.
Tranquille en ces déserts, et sans être envié,
Que ne puis-je oublier les hommes!
Que ne puis-je en être oublié!

D'autres fois, j'allais prendre un bain délicieux au milieu des tilleuls fleuris qui ombragent la source tempérée de *Salut*. Souvent je quittais le joli chemin qui y conduit; je descendais la colline en foulant un gazon

émaillé; je passais un petit ruisseau qui roulait ses flots rapides à l'ombre de gracieux peupliers, et je côtoyais l'autre rive au milieu d'un bois de frênes altiers, dont le feuillage me défendait contre l'ardeur du soleil. Je croyais alors errer dans le bois sacré qui entourait le temple des nymphes protectrices de ces bains salutaires.

Un jour, j'allai m'asseoir au bord d'un de ces ruisseaux qu'enfante la belle source de Médoux, près d'une cascade argentée, à l'ombre d'un noyer épais. Non content des agréables sensations qui remplissaient mon ame, j'ouvris Virgile. Le murmure du ruisseau qui coulait à mes pieds me parut moins doux que l'harmonie de ses vers. Ses Pastorales, ses Géorgiques, sa divine Énéide, m'encharmaient à l'envi. Tantôt je partageais les chagrins de Mélébée et de Gallus; tantôt je croyais voir le chancre de la Thrace, sous la roche opposée, pincer les cordes de sa lyre, et émouvoir les ours de la montagne et les hêtres du désert. Didon et ses funestes amours, Nisus et son amitié malheureuse, Pallas et sa mort tou-

chante, m'attendrissaient tour-à-tour. O combien les beautés de la nature ajoutaient encore à la magie du poète ! Et toi, tendre Racine, tu réclamaï aussi quelques pleurs pour Monime et pour Andromaque. Je ne pouvais te quitter pour Virgile, je ne pouvais quitter Virgile pour toi. Aimables poètes, que vos deux muses rivales et amies m'ont fait passer d'agréables moments ! O combien leurs graces étaient plus touchantes encore sur les rives fortunées de l'Adour et de Médoux !



LA VALLÉE DE CAMPAN , MÉDOUX ,
BAGNÈRES.

Champs émaillés de fleurs , délicieux ombrages ,
Asile heureux de la santé ;
Doux vallon où l'Adour , oubliant sa fierté ,
Arrose en paix ses fertiles rivages !
On croirait que les dieux en vos riants bocages
Ont fixé le séjour de la félicité.
Jamais sans doute ici les cruelles alarmes
N'ont fait pousser de pénibles soupirs ;
Ici ne coulent point de douloureuses larmes.
La douce haleine des zéphyrs
Du printemps sur ces bords éternise les charmes ;
Ici mon cœur trouve des souvenirs.
Mille et mille ruisseaux dont j'entends le murmure
De leurs flots argentés arrosent les bosquets ,
Et renouvellent leur parure.
Sous ce roc couronné par des rameaux épais
S'élance et fuit une onde vive et pure.
Je la vois s'engouffrer sous un ombrage frais ,
Étinceler à travers la verdure ,
Et dans les champs voisins répandre ses bienfaits.
Mais , au bord opposé , la nature est avare
Des dons qu'elle prodigue à ces heureux coteaux :
En frémissant , l'Adour sépare

Les déserts d'avec les hameaux.
D'un côté, sur des monts que couronnent les nues,
Entre les pointes des rochers,
Je vois grimper les chèvres suspendues,
Pour remplir de nectar leurs mamelles tendues,
Et fournir un lait pur à leurs heureux bergers.
Vis-à-vis ces roches sauvages,
Brillent des prés, des champs, des jardins, des guérets,
Que couvrent de gras pâturages,
Qu'enrichissent les dons de Flore et de Cérès.
Dans chaque pré bouillonne une cascade.
Partout l'onde jaillit; et de chaque coteau
S'épanche en murmurant l'urne d'une naïade :
Ici tonne un torrent, là coule un clair ruisseau.

O murs hospitaliers ! ô bienfaisante ville !
Combien de malheureux, condamnés à souffrir,
Dans ton sein trouvent un asile !
Mais souvent ta puissance, en miracles fertile,
Voudrait en vain nous secourir :
Hélas ! il est des maux que tu ne peux guérir.
Du moins tu calmes, tu rassures
Le mortel qui, du sort éprouvant les injures,
Sous leur faix douloureux serait prêt à ployer ;
Et s'il est dans un cœur d'incurables blessures,
Quelques instants tu les fais oublier.

Adour, fleuve charmant, agréables fontaines ,

Champs fortunés, séjour favorisé des cieux !
 Égaré dans ces bois, dans ces riantes plaines ,
 On ne songe plus à ses peines ,
 On croit n'être plus malheureux.
 Ici rien ne me trouble, ici rien ne m'enflamme ;
 Une douce chimère, un rêve séducteur,
 Vient consoler, vient enivrer mon ame :
 Comme si je pouvais retrouver le bonheur !

Aimables nymphes de Bagnères,
 Ah ! si jamais , en proie à des chagrins secrets ,
 L'infortuné venait dans vos bois solitaires
 Exhaler sa tristesse et respirer en paix ,
 Prodiguez-lui vos plus touchants bienfaits,
 Épanchez à grands flots vos ondes salutaires ,
 Courbez sur lui vos ombrages épais.
 Que par votre douce influence
 Un zéphyre consolateur
 Rafrâchisse ses sens, ranime sa constance ,
 Et rouvre son ame au bonheur.
 Calmez ses maux , et dans son cœur
 Faites renaitre l'espérance.

LA MARBRIÈRE DE CAMPAN.

Peu de personnes passent la saison des eaux à Bagnères sans aller voir la carrière de marbre qui termine la vallée de Campan. Je m'empressai de porter mes pas vers un lieu célèbre, visité par tant de voyageurs. J'avais d'ailleurs un autre motif pour entreprendre ce petit voyage : je savais qu'il fallait parcourir dans toute sa longueur la vallée de Campan, dont je connaissais les attraits.

Nous devons suivre la route de Grip jusqu'à Sainte-Marie. Nous traversons Baudéan et son Adour; nous jetons un coup d'œil sur sa jolie vallée, et nous entrons dans Campan. C'est entre ce village et celui de Sainte-Marie que la nature étale tant de charmes. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce vallon enchanté. Le soleil le plus pur éclairait une belle chaîne de collines cultivées jusqu'à leurs sommets, couvertes de riches prairies, couronnées de bosquets verdoyants, ornées de jolies chaumières. Des champs fertiles présentaient une

forêt d'épis dorés qui faisaient ressortir encore la vive verdure des prairies. Ici une joyeuse troupe de moissonneurs, là les bergers et leurs troupeaux, animaient le paysage. Les champs, les prés, les bois, divisés en compartiments, offraient l'aspect du plus délicieux jardin, que mille sources pures comme le cristal semblaient se disputer l'honneur de fertiliser. Elles tombaient du haut des monts en cascades blanchissantes d'écume, et je croyais voir la plus belle des campagnes arrosée par des ruisseaux de lait. Mon imagination se retraçait les fictions des poètes, et je les voyais surpassées par la réalité. Non, disais-je, ni les jardins d'Alcinoüs, que le souffle éternel des zéphyrs couvrait toujours de fleurs et de fruits; ni les bocages enchantés d'Alcine et d'Armide, où les roses et les lis embaumaient les airs, et où l'onde transparente et fraîche coulait dans des canaux toujours ombragés; ni cet Éden voluptueux, témoin des amours de nos premiers parents, n'égalaien en attraits cette délicieuse vallée. Ne sont-ce pas là ces retraites heureuses, ces

bois fortunés où le chantre de l'Ausonie place le séjour de la vertu ? Ne vois-je pas ces sentiers écartés , cette forêt de myrte , où ce tendre poète fait errer les infortunés dont le cœur , en proie aux flammes de l'amour , n'en a jamais connu que les tourments ? Mais non ; c'est plutôt cet Élysée , ces bocages odoriférants , ces gazons toujours renaissants et fleuris , si bien décrits par l'élève et l'émule d'Homère et de Virgile , par le sensible Fénelon (a).

Au milieu de ces agréables chimères , je côtoyais la vallée , et traversais des ruisseaux nombreux , qui , après avoir arrosé la colline , allaient porter à l'Adour le tribut de leurs ondes. Ils semblaient se jouer autour de nous. J'en aperçus un qui naissait au bord de l'Adour , au pied d'un petit tertre , s'éloignait du fleuve , et coulait d'abord vers la montagne. Il paraissait vouloir lutter contre sa destinée.

(a) HOMER. *Odyss.* VII , 117. — ARIOST. *Orl. fur.* VI , st. 22 , 1. — TASSO, *Gerus. liberat.* XV , st. 56 , 2. — MILTON, *Parad. lost*, IV , 248. — VIRG. *Æn.* VI , 638-442. — FÉNEL. *Télém.* I. 19.

Mais bientôt il fallut céder; et, par un détour, il vint en murmurant subir le sort des faibles ruisseaux, et s'engloutir dans le torrent.

Tant de beautés pouvaient se passer du contraste : mais la nature, toujours magnifique avec profusion, ajoutait encore aux graces qu'elle étalait à nos yeux, en leur opposant, sur l'autre rive, à notre gauche, tout ce que des monts escarpés et sauvages peuvent offrir de plus hideux. De ce côté, tout était stérile. Quelquefois la base de ces arides montagnes présentait un peu de culture : mais plus de prairies, plus de bocages, plus de ruisseaux.

C'est dans le flanc d'une de ces tristes montagnes que la nature a creusé la célèbre grotte de Campan. Nous y descendîmes; elle est très-profonde, et il faut être armé de torches pour pénétrer dans ses ténébreuses sinuosités. Ici, on est arrêté par une colonne pyramidale de stalagmites; là, par une saillie de rocher; plus loin, par un ruisseau qui se perd dans la concavité de ce vaste souterrain. Après l'avoir visité, nous nous hâtâmes de quitter cette

hideuse montagne, de repasser l'Adour pour continuer notre route à travers l'heureuse contrée où nous croyions voir régner l'âge d'or. Là, les fleurs naissaient d'elles-mêmes, toujours rafraîchies par les douces haleines des zéphyrus (a). Là, le soleil était plus éclatant, la lumière plus vive, l'air plus pur.

Là, je voyais de rapides ruisseaux
Effleurer le gazon de leurs rives fleuries,
Distribuer partout leurs bienfaisantes eaux,
Et fuir en frémissant à travers les prairies.

Chacun d'eux, par mille détours
Multipliait son aimable présence,
Et semblait prolonger son cours
Pour prolonger sa bienfaisance.
L'un serpentait en murmurant
Dans les champs qu'il rendait fertiles,
Et de ses eaux désormais inutiles
Allait grossir les ondes du torrent.
Un autre paraissait revenir sur ses traces,
De Flore caresser les odorants trésors,

(a)αἰεὶ Ζεφύροιο λιγυπνέιοντος ἀήτας
ὤκειανδ' ἀνίσχιν, ἀναψύχειν ἀνθρώπους.

(HOMER. Odyss. iv, 567.)

Et ralentir son cours pour contempler les graces
 Dont il embellissait ses bords.
 Ainsi, de la vertu l'ami pur et sincère,
 Ayant vécu sans trouble, et mourant sans regrets,
 Quand le dernier sommeil vient fermer sa paupière,
 Jette sur tous ses pas des regards satisfaits,
 Et termine avec sa carrière
 Le cours heureux de ses bienfaits.

A Sainte-Marie, où la vallée se partage en deux, nous laissâmes à droite celle de Grip, et côtoyâmes le bras de l'Adour, qui vient des environs de *la Hourquette d'Arréou*. La vallée était bien plus étroite, mais toujours gracieuse. Au hameau de *la Séouve* expire sa fertilité. Elle devient un ravin aride, formé par des rocs escarpés. Je m'affligeais de voir les délices de Campan se terminer par un triste désert. Il est donc vrai, me disais-je, qu'il ne faut pas trop approfondir le bonheur !

Au fond du vallon, près du torrent, est située la cabane dite de *Paillole*, du nom de la famille qui l'habite depuis plusieurs siècles. Nous y reçûmes l'hospitalité. Dans cette retraite isolée, plus d'une fois, des beautés déli-

cates nourries dans les pompes de la capitale, des grands, des princes élevés dans le luxe des cités, se sont trouvés heureux de voir servir sur une table grossière, des œufs, des truites et du lait.

Pendant que le père de famille préparait pour nous un repas frugal, sa fille alla cueillir sous les sapins de la montagne quelques fraises parfumées, et le fils de la maison nous accompagna à la carrière. Rien de plus stérile que le mont qui fournit le marbre.

En des lieux décorés par la seule verdure
Du hêtre et du sombre sapin,
L'homme, d'une montagne osant ouvrir le sein,
Vient dérober à la sage nature

Des trésors qu'elle cache en vain,
Renfermés dans le flanc d'une vallée obscure;
Et bientôt l'art, guidant une savante main,
Des plus brillants palais en fera la parure.

Ainsi les grands, les rois de l'univers,
Doivent aux plus affreux déserts
Les ornements pompeux de leurs superbes dômes;
Et des vallons rians, de fleurs toujours couverts,
Prodiguent au berger les épis et les chaumes
Pour mettre sa famille à l'abri des hivers.

Au milieu des débris et des blocs de marbre, j'aperçus l'aubépine de mon pays. A cette vue, je pardonnai à la montagne sa stérilité.

Après avoir considéré les veines diverses du marbre, nous revînmes à la cabane, en foulant une pelouse qu'émaillaient la campanule et une jolie carline, en cueillant l'œillet parfumé.

Notre hôte se plaignait de la pauvreté de son pays. « Vous l'aimez cependant, » lui dis-je ; il me répondit : « J'y suis né. »

Nous voulûmes aller ensuite jeter un coup d'œil sur la vallée d'Aure, et gravir au sommet de la Hourquette d'Arréou, qui la domine. Nous laissâmes à droite de hautes montagnes, retraite des ours et des sangliers, couvertes de noirs sapins, autour desquels des nues blanchâtres erraient pesamment. Nous passâmes encore devant la Marbrière. Nous traversâmes de grandes forêts de hêtres. Leur feuillage épais ombrageait un gazon émaillé de pâles violettes et de serpolet fleuri, tapissé de fraisiers et de fraises. L'aconit-napel élevait à côté de nous sa tige funeste. De vieux

sapins détruits par le temps faisaient contraster leurs troncs vermoulus avec les cimes vertes et fraîches des arbres voisins. Leurs débris desséchés couvraient des ravins formés par des sources qui vont grossir l'Adour. C'est dans ces forêts, sur ces monts sauvages, qu'habite l'ysard plus sauvage encore. Cet animal timide et prudent, accessible aux autres animaux, ne fuit, nous dit-on, que l'approche de l'homme.

Parvenu au haut de la Hourquette d'Arréou, je vis se déployer à mes pieds la belle vallée d'Aure, décorée de villages florissants, au milieu desquels roule un torrent qui contribue à former le plus beau fleuve des Pyrénées. Nous distinguâmes Arréou, chef-lieu de la vallée. Notre guide nous montra dans le lointain la frontière de l'Espagne, et je saluai cette terre hospitalière, qui me reçut avec tant de bonté quand ma patrie me repoussait de son sein.

La montagne que nous dominions voit couler d'un côté la Neste, l'un des torrents qui forment la Garonne, de l'autre l'Adour, dont

nous découvriions une des sources. Ainsi, la même naïade, de son urne double, verse deux fleuves à la fois.

Ravis du magnifique spectacle qui se déployait à nos yeux, nous ne pûmes pas en goûter long-temps les charmes. Nous étions dans la région des nues, qui semblaient s'être éloignées en notre faveur. Elles revinrent bientôt nous couvrir et nous dérober l'aspect de la vallée d'Aure. Déjà un brouillard impénétrable nous enveloppait. Tel, secouru par une divinité tutélaire, Ulysse entra dans la ville hospitalière des Phéaciens, caché sous le voile d'une nuée protectrice. Tels, par les soins de la déesse des amours, Énée et son ami, environnés d'un nuage épais, s'avançaient vers les murs naissans de Carthage (a). Un froid piquant nous pénétrait. Nous partîmes. Je cueillis, chemin faisant, la tige pourprée de la digitale et le rameau superbe du

(a) HOMER. Odyss. VII, 15. — VIRG. Æneid. I, 411.

lis-martagon (a); et je revins à Bagnères,
comme Sylvain dans Virgile,

Florentes ferulas et grandia lilia quassans.

(Ecl. x, v. 25.)

Chargé de lis altiers et de tiges fleuries.

(a) La *digitale* et le *martagon*. Ces deux belles plantes
sont connues de tous les amis de Flore. On les rencontre
souvent dans les Pyrénées.

LE LIÉRIS, OURDINSÈDE.

Le Liéris, sa vue superbe, ses fleurs qui le rendent comme le parterre des Pyrénées, excitaient depuis long-temps ma curiosité. Cette montagne, qui paraît bien plus voisine de Bagnères qu'elle ne l'est en effet, s'annonce de loin au voyageur par sa forme singulière. On l'aperçoit même avant d'arriver à Tarbes. Bien moins haute que le pic du Midi, elle offre peut-être autant d'intérêt. Nous résolûmes de la visiter.

Dès le point du jour, nous nous hâtâmes de traverser l'Adour et sa riante plaine, et de diriger nos pas vers Astey. Après avoir traversé ce village et admiré les ruines de son vieux château, nous marchâmes dans un vallon étroit et sauvage, ou plutôt dans un ravin désolé par un torrent dont le lit était alors desséché. Nous nous enfonçons entre des monts sans culture. Bientôt nous commençons à monter, et nous nous trouvons suspendus sur le flanc d'une sombre montagne, couverte

d'un bois épais. Au milieu de nos fatigues , un hêtre hospitalier nous offrit et son ombrage et son tronc prolongé sur le précipice en forme de lit de repos. Je méprisai la mollesse de cet asile : je poursuivis ma route et me trouvai au pied d'un mont escarpé , que je crus être le Liéris. Impatient de le franchir, je laisse mes compagnons et le guide lui-même tourner la montagne le long d'un sentier pratique , et j'escalade avec ardeur une pente roide couverte d'un gazon glissant. Étonné de ne trouver sous mes pas que de la mousse et des graminées, je m'élance vers le sommet , et ne vois à mes pieds qu'un vallon stérile et quelques chétives cabanes. Je m'aperçus alors de mon erreur, et rejoignis mon guide, qui me dit que je m'étais fatigué inutilement, et que j'avais pris le pic d'Estaillets pour le Liéris.

Bientôt une fontaine champêtre nous désaltéra. Là s'arrêtent tous les curieux qui visitent le Liéris. Enfin nous arrivons au pied de ce pic fameux. Au milieu d'un vallon sauvage, dominé par des monts couverts de hê-

tres, une chaumière nous reçut. Mais quelle chaumière! Nous crûmes voir une hutte de Hottentots. Il nous fallut presque ramper pour y entrer. Six pieds carrés en formaient les dimensions, une couche grossière tout l'ornement. Telle était cependant la chambre nuptiale où deux jeunes époux vivaient heureux. Tout auprès, coulait pour eux une douce fontaine. J'allai rêver un moment sur ses bords, étonné de voir ces deux amants qu'embellissaient tous les charmes de la jeunesse relégués dans un si triste séjour.

Tout-à-coup, du milieu des joncs et des roseaux,
Se montre à mes regards la nymphe tutélaire
Qui préside aux paisibles eaux
De cette source solitaire.

Elle voit ma surprise, en rit, et du mystère
M'explique la cause en ces mots :
« Ces deux époux qu'un si doux esclavage
Tient enchainés sous les lois de l'amour,
Nés loin de ce vallon sauvage,
Habitaient autrefois les rives de l'Adour.
Les mêmes traits avaient blessé leur ame ;
Des mêmes feux tous deux brûlaient épris ;
Ils s'adoraient : d'une si belle flamme

Ils méritaient de recevoir le prix.

Les rigueurs de la destinée

Traversèrent bientôt leur espoir amoureux.

Un rival prétendit faire écouter ses vœux,

Et ses efforts empêchaient l'hyménée

D'allumer son flambeau pour eux.

Le dieu d'amour, touché d'une ardeur si sincère

Et des maux qu'ils avaient soufferts,

Un jour, suivi de son aimable frère,

Les conduisit au fond de ces déserts.

Puis il leur dit : « J'ai pitié de vos peines ;

« Je vais , avec Hymen , couronner vos amours :

« Mais quittez tous les deux vos trop riantes plaines ;

« Et croyez-moi, quittez-les pour toujours.

« Loin de ces brillantes campagnes

« Vos feux seront en sûreté.

« Deux époux ignorés dans ces sombres montagnes

« Peuvent s'aimer en liberté.

« Dans un bonheur plus doux que celui des dieux même

« Vos jours s'écouleront , de soie et d'or filés.

« De ces tristes vallons , de ces monts désolés

« Ne craignez pas la solitude extrême ;

« Vos innocents plaisirs n'y seront pas troublés :

« Quand on est deux , et quand on s'aime ,

« Il est doux de vivre isolés.

« Je vais récompenser vos larmes ;

« Restez en paix dans ce désert affreux :

« Pour tout autre , triste et hideux ,

« Pour vous seuls il aura des charmes.
 « Vous y vivrez sans soins et sans alarmes;
 « Toujours aimés, et toujours amoureux. »
 A ces mots, la cabane est métamorphosée;
 Mais leurs yeux seuls en virent les attraits.
 Le dieu pour ces amants parfaits
 Fit du désert un Élysée,
 Et de la chaumière un palais. »

Surpris de ce que je venais d'entendre et admirant la puissance de l'amour, j'allai retrouver mes compagnons; et tous ensemble nous nous dirigeâmes vers le pic. Avant de l'atteindre, nous contemplâmes avec effroi un profond et vaste gouffre, dont les bords revêtus d'un gazon glissant étaient parsemés d'œillet embaumés et de fraises vermeilles. Ainsi des pièges étaient tendus à tous nos sens. Mais nous résistâmes avec courage à ces appâts trompeurs, funeste emblème des plaisirs perfides d'un monde trop séduisant. Une pierre que je jetai dans l'abîme, battue avec fracas entre les rochers, retentit long-temps dans les cavernes ténébreuses, et nous sembla tomber toujours. On dit que ce gouffre com-

munique par-dessous l'Adour à la belle source de Médoux ; mais ils n'ont entre eux aucun rapport , si ce n'est d'être l'un et l'autre merveilleux et inexplicables.

Nous continuons notre route vers le pic, en foulant sur la pelouse le serpolet parfumé et les tiges de la grande gentiane. Enfin , nos efforts furent couronnés ; et bientôt s'offrit à nous le plus magnifique des spectacles. D'un côté, des monts plus élevés , de leurs sommets couverts de neige, bornaient l'horizon. Plus près de nous, le pic du Midi se présentait avec majesté. A nos pieds, nous voyions se déployer la vallée que traverse la Neste ; et le soleil le plus pur faisait étinceler à nos yeux des eaux destinées à couler dans le lit de la Garonne. Là , nos regards se portaient jusqu'à Tarbes , et parcouraient avec ravissement la plus riante des plaines. Ici, une autre plaine aussi riche réclamait notre admiration : c'est celle de Saint-Gaudens , où serpente la Garonne en baignant encore le pied des montagnes qui l'ont vu naître. Nous planions sur les champs heureux de l'Occitanie ; et le Liéris

nous paraissait le dominateur des plus belles contrées de la terre.

Mais quelle fut notre admiration, quand, voulant regarder plus près de nous, nous vîmes à nos pieds un amas de montagnes confusément entassées, dont nous dominions les sommets, entre lesquels nos regards plongeaient dans de sombres vallées! A cette vue, mon ame transportée s'élança vers le créateur de tant de merveilles. Je crus voir les monts saisis de crainte *tressaillir comme de timides béliers devant la face du Dieu de Jacob*. Ce Dieu, magnifique dans sa puissance, qui sème dans ces déserts les monts superbes comme de la vile poussière, a donné pour borne un grain de sable à l'orgueil de l'Océan.

Plongé dans cette méditation sublime, je descends le pic par la pente la plus escarpée. Là, après nous avoir montré toute sa majesté, il étala à nos yeux toutes ses graces. Nous cueillîmes l'anémone, la renoncule, le coquelicot jaune et odorant, la julienne parfumée; et nous revînmes chargés de fleurs à la chaumière, où nous attendait un rustique repas.

Bientôt nous partîmes avec une nouvelle ardeur pour aller jouir de la vue des cabanes d'*Ourdinsède*. Nous passons encore au pied du Liéris. Nous admirons ce bloc énorme de rocher que couronnent les plus belles fleurs. C'est le front d'un géant, ceint d'une guirlande. Ensuite nous gravissons le long d'un sentier suspendu sur un précipice que recouvrent des sapins entassés, des rocs, des débris immenses, amoncelés par les neiges et les torrents de l'hiver. Ainsi, quand, dans nos plaines tranquilles, nous dormons en sûreté au bruit de la pluie et des aquilons, d'énormes avalanches entraînent du haut des montagnes des arbres majestueux dont la ruine bruyante retentit dans les abîmes du désert.

Nous étions dans la forêt de *Paillas*. Le coquelicot jaune, qui semble ne se plaire que sur le penchant des précipices, fleurissait à notre gauche; et sous nos pas, l'humble et rampante véronique croissait à l'ombre des superbes sapins. Entre les cimes de ces arbres, nos regards se portaient sur la vaste étendue des campagnes. Sortis du bois de *Paillas*, nous

atteignîmes une haute plaine nue et stérile, au milieu de laquelle est une mare d'eau crouissante, qu'on honore du nom de *Lac d'Ourdinsède*. Enfin, sur le revers de la montagne, du côté de Sainte-Marie, nous traversâmes ces cabanes, d'où nous jouîmes d'un point de vue enchanteur.

Ce n'était plus la majesté du Liéris : mais c'étaient toutes les graces de Campan. Nous avions à nos pieds le village de Sainte-Marie, à droite la vallée de Campan, à gauche les deux vallées qu'elle forme en se divisant; et nous abaissions nos regards sur le haut des monts qui les séparent. Quel ravissant aspect! l'Adour dont les eaux se réunissent à Sainte-Marie, comme les vallées qu'elles arrosent; les vertes prairies qui bordent ses rives, entrecoupées de jaunes moissons; les chaumières dispersées avec grace, tantôt isolées, tantôt en hameaux, et sur le revers des collines, et dans la concavité des vallées; de jolies montagnes cultivées jusqu'à leur cime, d'arides monts qui les dominaient : le pic du Midi régnant sur tout! Nos yeux se reposaient tou-

jours sur cette belle vallée de Campan, où viennent se terminer des vallons moins célèbres. Nous observâmes que la jolie chaîne de montagnes qui en fait l'ornement, et que tapissent les fleurs et la verdure, est dominée par un rang supérieur de hautes et arides montagnes. Mais la délicieuse vallée cache cette chaîne triste et escarpée au voyageur qui la traverse, pour ne lui offrir qu'un coup d'œil riant.

Parvenus à la région des aigles, nous en vîmes deux planer au-dessus de nos têtes. A la vue de ces fiers oiseaux, nous partageâmes leur orgueil, sans envier leur élévation : pouvaient-ils jouir d'un plus beau spectacle ?

Un sentier roide et périlleux nous ramena dans la vallée. Regardant avec effroi le mont que nous venions de descendre, nous goûtions le plaisir de notre sûreté. A peine pouvions-nous croire que nous avions dominé ce sommet superbe; et nous nous plaisions à le contempler avec une fière sécurité.

Mais la vallée, malgré ses charmes, ne pouvait nous dédommager de ce ravissement des sens, de cette aise de l'ame, de cet air épuré

que nous avons respiré avec tant de plaisir sur le sommet du Liéris. Sans doute on doit se trouver plus heureux quand , élevé au-dessus de la terrestre demeure où rampent les profanes humains, on se sent plus près du séjour de la Divinité.

LOURDES.

Les Pyrénées nous avaient prodigué leurs sites les plus gracieux. Mais nous étions impatients de contempler leurs formes les plus majestueuses. Pour les admirer plus à loisir, nous nous propositions de partager entre Cauterets, Barèges et Saint-Sauveur le temps que nous avions à passer au milieu de ces belles montagnes. Nous nous disposâmes donc à quitter Bagnères; et formant d'avance le plan de notre voyage, nous nous dirigeâmes vers Lourdes, pour revenir ensuite par le Tourmalet.

Nous sortons de Bagnères par la route de Tarbes. Bientôt nous traversons le village de Pouzac. Nous laissons derrière nous Trébons, dont nous admirons en passant la charmante vallée; et, près du village de Montgaillard, vis-à-vis un gouffre rempli d'eau stagnante, dont on assure qu'on n'a pu trouver le fond, nous prenons à gauche la route de Lourdes. Nous suivons un vallon agréable, dont les

vertes prairies, les riches moissons, les sources pures, méritaient une admiration que Campan avait épuisée.

Nous arrivons à Lourdes, séjour triste par sa position, et plus encore par le château qui le domine. Cette citadelle, hérissée de créneaux dont l'aspect glace d'effroi, paraît et menace de tous les points de la ville. Nous parvînmes au sommet de ce roc escarpé. Nous entrâmes au château, d'où nous découvrîmes, d'un côté, les deux vallons dont l'un mène à Tarbes, l'autre à Bagnères; de l'autre, de hautes montagnes; à nos pieds, le Gave toujours bruyant. Cette situation, quoique belle et pittoresque, frappait moins nos ames que l'aspect formidable de cette prison fameuse qui avait entendu les plaintes et vu couler les pleurs de tant d'infortunés.

Là, dans d'effroyables cachots,
Entouré d'épaisses ténèbres,
Plus d'un captif, couché sous des voûtes funèbres,
Attendrissait leurs lugubres échos
Par ses gémissements, ses pleurs et ses sanglots.
Les rayons bienfaisants de la brillante aurore

Lui portaient chaque jour un douloureux réveil;
Et la nuit, il puisait dans un triste sommeil

La force de souffrir encore.

Le doux pardon, l'indulgente pitié,
Étaient bannis de cette enceinte.

Là, le cœur serré par la crainte
Jamais ne s'ouvre à l'amitié.

Dans ce séjour de douleurs et d'alarmes,
On n'entend d'autre bruit que le bruit des verrous,

Le sifflement de Borée en courroux,

Et le hurlement des hiboux,
Messagers de deuil et de larmes.

Jamais l'haleine des zéphyrs
N'épura l'air qu'on y respire;
Là, Flore a perdu son empire,
Et le doux printemps ses plaisirs.

Sous ces sombres donjons, l'œil d'abîme en abîme

Voit le Gave rouler et bondir furieux;

Et les monts hérissés qui portent jusqu'aux cieux

De leurs rocs décharnés l'inaccessible cime

Redoublent la tristesse et l'horreur de ces lieux.

A leur aspect, nous déplorâmes

Des mortels insensés les crimes, les erreurs,

Les cruautés et les fureurs.

A des regrets amers nous nous abandonnâmes;

Nos yeux se baignèrent de pleurs :

Un souvenir touchant vint pénétrer nos ames

De l'image de nos malheurs.

Au reste , le château de Lourdes n'est plus une prison d'état. Cette forteresse est rendue aujourd'hui à sa première destination : elle protège nos frontières. Ainsi , ces tours et ces créneaux ne rappellent plus à l'esprit des captifs et des fers. Leur vue imposante fait respecter au loin la puissance d'un grand empire. Les soupçons ombrageux ont fui avec le despote : la liberté et la confiance ont reparu avec le père de famille.

Un tyran dont le trône est fondé sur le crime ,
 Du peuple infortuné que sa puissance opprime
 Redoutant les complots ;
 Pour asservir les cœurs qu'irritent ses caprices ,
 Appelle à son secours la terreur, les supplices ,
 Les fers et les cachots.

Un roi fort de ses droits et de sa conscience ,
 Père de ses sujets , assure sa puissance
 Sur sa seule bonté ;
 Et du pouvoir sur eux laissant flotter les rênes ,
 Par ses douces vertus les retient dans les chaînes
 De la fidélité.

Le lendemain nous partons de Lourdes.
 Nous remontons le Gave. Nous laissons à

gauche le joli bassin de Castellaubon , à droite celui de Val-Surguières , et nous nous enfonçons peu à peu dans cette belle vallée , que nous voulions suivre jusques au cirque du Marboré. Nous côtoyons ce torrent impétueux dont nous devons admirer à sa source la magnifique cascade. Le vallon se resserre ; les montagnes s'élèvent , les rochers remplacent la culture ; les ruines nous entourent ; le Gave mugit. La chaîne de monts que nous avions à notre droite ne présentait que des rocs arides , où nos yeux cherchaient en vain une de ces jolies cabanes que l'on rencontre avec tant de plaisir sur les coteaux des environs de Bagnères. Mais le délicieux bassin d'Argelès vint bientôt nous enchanter. On eût dit que les montagnes s'étaient éloignées en sa faveur. Le Gave même semblait le respecter : dans cet asile champêtre , il était devenu ruisseau.

Le bassin d'Argelès seul dispute le prix des graces à la vallée de Campan. Peut-être même , sans offrir un coup d'œil aussi magique , porte-t-il dans une ame tendre une plus douce mé-


lancolie. Ce n'est pas une chaîne de collines que la nature enrichit de tous ses dons : c'est une plaine fertile dont la beauté ravissante brille encore par le contraste des monts arides qui paraissent l'enclorre et en fermer l'issue. Ce sont d'autres montagnes cultivées jusqu'à leur cime qui se perd dans les nues, couvertes de bois, de vergers, de jardins et de moissons. Ce sont des prés émaillés qu'arrosent mille sources pures, au milieu desquels s'élèvent, comme des bouquets odoriférants, des bocages où la clématite et le chèvrefeuille entrelacent leurs rameaux et confondent leurs parfums.

Ah ! dans ce vallon enchanteur
 Qu'il serait doux de vivre solitaire !
 Là sans doute devrait habiter le bonheur,
 Si le bonheur habitait sur la terre.

Après le village d'Argelès, nous traversons sur un pont le Gave d'Azun. Sa délicieuse vallée, nous offrant de loin ses prés et ses bocages, dessine à nos yeux ses sinuosités, que couronnent, dans le lointain, de belles montagnes. On ne fait qu'entrevoir la vallée

d'Azun ; et on ne peut en arracher ses regards : mais on regrette tous ceux qu'on ne donne pas à Argelès.

Nous arrivâmes à Pierrefitte, dont le bassin, moins large que celui d'Argelès, offre aussi bien moins de charmes. A mesure qu'une vallée s'élève vers la crête des montagnes où elle prend naissance, elle se rétrécit ; et les bassins qui s'y forment de distance en distance par la réunion de ses divers torrents, deviennent et moins spacieux et moins fertiles.



VALLÉE DE CAUTERETS.

A Pierrefitte, nous tournons à droite, et entrons dans la vallée de Cauterets. C'est à la crête des monts qui la terminent que les Pyrénées commencent à atteindre leur plus grande élévation. Le Gave de Cauterets se jette à Pierrefitte dans celui de Pau, qui vient de la cascade de Gavarnie.

A peine sommes-nous sortis de Pierrefitte que le paysage prend à nos yeux un autre aspect. Ici tout est changé. Mais comment décrire les objets qui frappent nos regards ? Cette étonnante variété de sites tous plus pittoresques qu'on admire dans la nature, mais qu'aucun pinceau ne saurait rendre sans monotonie ; ces ruines de monts écroulés ; ces formes effrayantes de rochers ; ces tilleuls touffus, plantés dans le lit même du torrent, et rafraîchis par ses ondes, élevant leurs tiges majestueuses du sein de l'abîme ; ces cascades tombant du sommet le plus escarpé des montagnes, tantôt cataractes, tantôt nap-

pes d'eau ; ces arbres antiques , assis sur des rocs qui semblaient près de fondre sur nous ; ce Gave furieux , qui écume , tonne et bondit au milieu des blocs de granit , entre des prés de la plus fraîche verdure , à l'ombre de tilleuls fleuris ; ces chaumières placées çà et là au bord du torrent , comme pour le braver ! Tantôt nous n'apercevons devant nous que des monts dont les nuages nous cachent la cime ; ils semblent nous fermer la route , et nous arrivons à leur pied sans voir l'issue qui nous y est ménagée : tantôt les montagnes s'ouvrent pour faire place à un vallon riant , parsemé de chaumières , d'arbres , de bosquets et de jolies maisons , traversé par un torrent qui vient , en formant une belle cascade , se jeter dans le Gave. Ici nous passons un pont , et nous nous arrêtons étonnés : un ravin s'ouvre à notre droite. Au milieu des rameaux épais et verdoyants qui en ferment l'entrée , étincellent les cataractes d'un petit torrent , sur lequel nous distinguons avec surprise les ruines d'une arche dont nous ne pouvons deviner le but , et dont nous admirons l'inu-

tile hardiesse. Là nous voyons le Gave s'engouffrer avec furie entre deux roches noires et hideuses, comme dans une grotte sombre et profonde dont l'écho répète ses horribles mugissements. Plus loin, le torrent roule ses flots bruyants à travers les immenses débris de rocs écroulés. Il semble redoubler de courroux en voyant son lit resserré par ces ruines, dont les masses arides contrastent avec les tilleuls et les frênes qui les ombragent. Sur ces rocs secs et décharnés brillaient quelques jolies fleurs que le zéphyr agitait avec grace. L'œillet, l'ellébore et la saponaire élevaient leurs tiges fleuries le long des rochers tapissés de lierre. Partout au-dessus de nous régnaient des monts superbes, que couvraient près de leurs cimes de lugubres sapins, couronnés par des rochers antiques qui élevaient leurs têtes chenues, dégradées par le temps, sillonnées par les neiges, et leurs fronts plus d'une fois cicatrisés par la foudre.

Au milieu de pareils objets, absorbés dans un recueillement religieux, nous gardions le silence.

Quand je vois de Campan les verdoyants bocages ,
 Ces troupeaux répandus en de gras pâturages ,
 Leurs bergers folâtrant sur de tendres gazons ,
 Les coteaux enrichis de prés et de moissons ,
 Et cet aimable Adour dont l'onde fortunée
 Baigne ce beau vallon , comme un autre Pénée ;
 De cet autre Tempé j'admire les attraits ,
 Ses prés couverts de fleurs , ses fertiles guérets ,
 Et de ses habitants la tranquille abondance .
 Mon cœur béni du ciel la douce providence ,
 Et rend graces au Dieu dont les soins paternels
 Dispensent tant de biens aux coupables mortels .
 Mais quand je vois des monts les orgueilleuses cimes ,
 Ces torrents écumeux tombant dans les abîmes ;
 Ces imposants débris , ces rocs audacieux ,
 Dont les superbes fronts semblent braver les cieux ;
 Ces forêts de sapins qu'entrecoupent les nues ,
 Ces roches dans les airs hardiment suspendues ;
 Ces neiges qui des monts blanchissent les sommets
 Que les pas d'un mortel ne foulèrent jamais :
 Parmi tant de témoins de ta toute-puissance ,
 Grand Dieu , je me confonds dans ta magnificence .
 D'une sainte frayeur je me sens pénétrer :
 Tremblant , je me prosterne , et ne sais qu'adorer .

CAUTERETS.

Si les Pyrénées sont regardées avec raison comme, de toutes les chaînes de montagnes, la plus riche en eaux minérales, la vallée de Cauterets est aussi, de toutes les vallées des Pyrénées, celle à qui la nature a le plus prodigué ces sources utiles qui savent soulager tant de maux. A Barèges, à Saint-Sauveur, la bienfaisante naïade n'habite qu'une montagne, et son urne salulaire ne s'épanche pas toujours à grands flots. Bagnères même, qui offre dans son enceinte et dans ses environs tant de sources thermales, les voit toutes couler sur la même rive de son fleuve, presque de la même montagne, et comme du même réservoir. Mais à Cauterets, trois montagnes différentes, séparées par des vallées et des torrents, font jaillir de leurs flancs d'abondantes eaux minérales, aussi diverses dans leur température que dans leurs principes et dans leurs propriétés. Ces sources sont toutes dans la situation la plus pittoresque, et mé-

ritent d'être visitées par l'amateur des montagnes, comme par le malade qui vient leur demander la santé.

Avec quel plaisir, m'élevant sur la montagne des *Bains de César*, je considérais à mes pieds ce beau village de Cauterets, qui s'agrandit chaque jour, dont les maisons, simples mais élégantes, reluisent d'ardoise et de marbre; ce Gave, dont j'entendais le mugissement, et dont je voyais écumer les flots parmi la verdure; ces prés fleuris, ces bosquets semés avec goût autour du village, ces belles montagnes qui s'élevaient devant moi, les unes en sommets arrondis, d'autres en pics aigus, celles-ci nues et chauves, celles-là couvertes de noirs et antiques sapins! Quelques-uns de ces monts superbes portaient au-dessus de la région des nuages leur cime couronnée de neige; d'autres, au milieu des vallons riants que traversaient des courants d'eaux vives, me montraient des amas de neige dans les profondes ravines qui sillonnaient leurs flancs caverneux. Je descendais pour aller porter mon hommage à la douce

naïade de la Raillère. Je passais le Gave sur un beau pont de marbre, qui ornerait les plus brillantes cités. J'arrivais à la Raillère, impatient de revoir les bains du Pré et la source du Mauhourat. Bientôt le Gave de Leutour déployait devant moi ses belles nappes d'eau, et celui de Gaube me faisait jouir de l'aspect et du bruit de ses cascades. Je le traversais sur un pont de bois ; et un sentier commode, après m'avoir conduit aux bains du petit Saint-Sauveur, m'introduisait dans la galerie des bains du Pré situés au bord du Gave, qui roule ses flots écumeux sur des blocs de granit contre lesquels il lutte en vain avec un fracas épouvantable. Je remonte son cours, qui est une cataracte continuelle, et je me trouve sur le bord d'un abîme où le torrent se précipite par une majestueuse cascade ; à ma gauche, je vois jaillir à grands flots, d'une grotte rocailleuse, la salutaire fontaine du Mauhourat. J'ai regretté, je l'avoue, le sentier escarpé qui m'y conduisait autrefois, les arbres qui l'ombrageaient, et surtout ce hêtre touffu qui, se penchant sur l'abîme, couvrait de son

ombre les flots du torrent, et dont le vert feuillage relevait encore l'éclat de ses ondes écumeuses, et semblait en multiplier les étincelles.

Souvent, pendant mon séjour à Cauterets, je portais mes pas solitaires vers une maison des champs située près du village, et qui me rappelait l'enclos champêtre dont le bon Horace nous fait une si aimable description. Une source pure, dont les feux de la canicule n'altèrent jamais l'abondance ni la fraîcheur, coule en murmurant au milieu d'une belle prairie qui entoure la ferme. C'est cette source dont on traverse le ruisseau quand on arrive à Cauterets. Un jardin, un verger, un bosquet, s'élèvent du milieu de la prairie autour de la maison. Assis sur une pelouse émaillée de fleurs, j'aimais à contempler les sinuosités du Gave et de ses rives ombragées. Le Montné élevait devant moi sa cime majestueuse, mais accessible, que les habitants de Cauterets se plaisent à visiter. On peut remarquer ici que chacune des vallées célèbres par leurs eaux thermales a une montagne favorite, dont le voisinage en embellit le séjour, en offrant aux

curieux un accès facile et ces nobles jouissances qu'ignorent les habitants timides des plaines et des coteaux. Caunterets a le Montné, Bagnères le Liéris, Saint-Sauveur le Bergons, et Barèges le pic du Midi.

J'aimais aussi à traverser le Gave un peu au-dessous de Caunterets, et à aller rêver au milieu de ces bois et de ces prairies si vertes et si fraîches qui entourent le petit vallon et la colline désignés dans le pays sous le nom de *Catarave*. Je côtoyais les bords d'un ruisseau vif et rapide qui, coulant sous un berceau de saules et de frênes, allait, par une suite de petites cascades, se perdre dans le torrent. Un soir, je m'enfonçai dans ce vallon solitaire. J'y errai long-temps au gré de mes rêveries. Retenu par le charme de ces lieux enchantés, je ne m'aperçus pas que le jour finissait. Le crépuscule même, qui, dans ces profondes vallées, dure bien moins long-temps que dans nos plaines, avait disparu. La nuit régnait autour de moi; mais une nuit pure et calme, dont les voiles sombres ajoutaient encore à la majesté des montagnes. Tout-à-

coup de mélodieux accents viennent frapper mon oreille. Une voix tendre sortait d'un bocage secret, situé sur le penchant de la colline. Un berger, égaré comme moi dans ces charmantes retraites, chantait un air pastoral, qui me parut inspiré par la plus douce tristesse. Je ne pus voir le berger ; mais j'entendis sa chanson , et je ne l'ai pas oubliée : que n'ai-je pu retenir l'air (a) !

Il est passé,
Cet heureux songe ;
Sa douceur n'était qu'un mensonge :
Il est passé.
Comme un zéphyr dans la prairie,
Il fuit, ce printemps de ma vie :
Il est passé.

A mes regrets
Toujours fidèle,
Je soupire, et tout me rappelle
A mes regrets.
Quand partout règne la nuit sombre,


(a) *Numeros memini, si verba tenerem.*

(VIRG. Ecl. IX, 45.)

Je gémis, et rêve dans l'ombre
A mes regrets.

Plus de bonheur,
De douce amie.
Hélas ! j'espérais dans ma vie
Plus de bonheur.
Vain espoir ! image cruelle !
Le temps s'envole à tire-d'aile :
Plus de bonheur.

Il est trop tard
Pour la tendresse
Quand loin de nous fuit la jeunesse;
Il est trop tard.
Viens à moi, douce indifférence.
Amour, adieu, plus d'espérance :
Il est trop tard.



LA CERISAIE, LE PONT D'ESPAGNE, LE LAC
DE GAUBE.

La merveille de Cauterets, et une des merveilles des Pyrénées, est le lac de Gaube et la route qui y conduit. C'est dans la vallée de Gaube qu'on admire à loisir tout ce que les montagnes peuvent offrir d'aspects variés, de sites pittoresques : les beautés et les horreurs, les graces et la majesté, le hêtre et l'œillet, le torrent et le ruisseau, la prairie et l'abîme ; et tous ces objets non confusément entassés comme le chaos de la fable, mais ordonnés comme l'univers même avec une harmonie divine cachée sous un désordre apparent (a). Je vais essayer de les décrire : un autre les peindra.

Une nuit brillante et pure nous présageait une belle journée. Les rayons du soleil levant pénétraient déjà dans la profondeur des val-

(a) *Not, chaos like, together crush'd and bruis'd,
But, as the world, harmoniously confus'd.*

POPE, Windsor-forest.

lées, quand nous partîmes de Cauterets, pleins d'impatience et de courage. Après les bains de la Raillère, nous traversons le Gave de Gaube. Bientôt nous laissons derrière nous et la grotte du Mauhourat, et les bains du *Bois*, dont l'accès difficile laisse trop ignorer les vertus.

La première des merveilles qui devait s'offrir à nos regards est la cascade de la *Cerisaie*. Nous escaladons les montagnes ; nous franchissons les rochers ; nous nous élevons au-dessus du Gave, que nous voyons toujours écumer et bondir à nos pieds. Ici, nous passons sous des roches écroulées, menaçante voûte que forma jadis la ruine d'une montagne : plus loin, nous nous enfonçons dans les nuages qui errent autour des rocs et des sapins. Enfin, le mugissement du torrent, devenu plus retentissant et plus sonore, nous annonce la cascade ; et bientôt elle déploie à nos yeux toute sa majesté. Le Gave, resserré dans son lit, accourt furieux, se précipite blanchissant d'écume sur un rocher qui reçoit ses flots pour les rendre à un autre rocher.

Ensuite il se détourne avec grace , comme pour présenter une cascade à chacun des spectateurs , tombe et se précipite encore , puis s'enfonce dans un gouffre noir et hideux , que l'œil ne peut sonder sans effroi , et au-dessus duquel le sorbier , le sapin et le hêtre confondent leurs rameaux et leurs graces.

A cette vue , j'invoque la nymphe de la Cerrisaie , et m'écrie :

Fleuve naissant, fier enfant des nuages,
 Toi dont les flots, grondant comme les noirs orages,
 De leurs mugissements ébranlent les forêts;
 Tu vas bientôt, caressant tes rivages,
 Fertiliser les prés et les guérets,
 Et verser sur tes bords l'abondance et la paix.
 Mais aujourd'hui, tyran de ces déserts sauvages,
 Tu préludes par des ravages
 Au noble cours de tes bienfaits.
 Naïade, dont l'urne féconde
 S'épanchant nuit et jour de rochers en rochers,
 Verse, sans s'épuiser, le cristal de son onde;
 Tu prodigues tes dons à de simples bergers.
 C'est pour eux qu'à grands flots coule ta source pure;
 Tu ne crains pas d'avilir tes attraits.
 Des plus magnifiques palais

Seule tu ferais la parure ;
 Et dans le fond d'une vallée obscure ,
 Sans orgueil , tu brilles , tu plais .
 Cette épaisse forêt dont le sombre feuillage
 Des ondes obscurcit les jets étincelants ;
 Ces hêtres , ces sapins , dont le profond ombrage
 Contraste avec l'éclat de leurs reflets brillants ;
 Des flots long-temps captifs les terribles élans ;
 Ces frimas qui des eaux éternisent la source ;
 Ces nuages , des monts couronnant les sommets ;
 Ces fleuves , dont les flots précipitent leur course
 Pour aller dans les champs prodiguer leurs bienfaits :
 Ces merveilles , du Dieu dont nous sommes l'image
 Célèbrent à l'envi le pouvoir immortel .
 Fut-il jamais un temple auguste et solennel
 Qui rendit un plus bel hommage
 A la gloire de l'Éternel ?

Nous nous arrachons à regret des bords
 de la Cerisaie ; et même après l'avoir quittée
 pour reprendre la route du lac , nous la re-
 gardons encore du haut du sentier que nous
 suivons , et voyons avec une admiration nou-
 velle , dans le nuage de brouillards qu'élève
 la cascade , se déployer en demi-cercle tous
 les reflets de l'arc-en-ciel . Enfin , nous pour-
 suivons notre route , toujours au milieu des

rochers et des sapins antiques, dont la teinte lugubre était attristée encore par la mousse blanchâtre qui couvrait leurs rameaux, et, les penchant vers la terre, les rendait assez semblables aux branches inclinées du saule pleureur. La majesté de ces forêts pénétrait nos ames; et l'air pur qu'on respire quand on marche suspendu entre le firmament et la terre habitée, nous donnait une agilité jusqu'alors inconnue, qui nous faisait franchir, presque sans nous en apercevoir, les rocs les plus glissants.

Nous arrivons au *Pont d'Espagne*, qui nous fit oublier et nos travaux passés et presque tous les autres prodiges des Pyrénées. Là, deux torrents accourant avec une égale furie semblent vouloir se disputer l'empire de ces sauvages lieux. Ils se précipitent, bouillonnent et grondent, puis confondent leurs vagues courroucées, et me rappellent ces beaux vers d'Homère, dont l'harmonie fait entendre leur mugissement:

« Tels, du sommet des monts, parcent bouches profondes,
 « Deux fleuves dont l'hiver a fait enfler les ondes,
 « Avec un bruit affreux tombant dans les vallons,
 « Forment, en se mêlant, d'écumeux tourbillons » (a).

(*Traduct. de M. de Rochefort.*)

Nous nous arrêtons sur le pont ; et de là nous considérons à loisir ces roches sombres et rougeâtres, au milieu desquelles le torrent se précipite, comme pour se fondre et s'anéantir dans sa prison ; ces cataractes qui élèvent à l'envi dans les airs leur voix tonnante et leur fumée humide ; les sapins qu'elles arrosent d'une pluie étincelante ; les sapins, ces arbres favoris des montagnes, que la nature semble avoir placés à dessein à côté de ses plus augustes merveilles, afin que leur mys-

(a) Ces vers sont beaux, mais bien inférieurs à l'original :

ὥς δ' ὅτε χεῖμα ῥῶι ποταμοῖ, κατ' ὄρεσφι ῥέοντες,
 Ἐς μισγάγκειαν συμβάλλετον ὀμβριμον ὕδωρ.

(*Iliad. iv, 452.*)

Homère assurément avait visité les montagnes.

térieux feuillage, luisant et poli comme un prisme, en multipliât les charmes, et que toutes les graces vinssent les parer.

Nous descendons sous le pont même. C'est de là surtout qu'il doit être vu. Ah! sans doute c'est un peintre qui a su choisir un si beau point de perspective, et a appris ainsi aux voyageurs à admirer le Pont d'Espagne dans toutes ses graces, comme en retraçant l'image au milieu des pompes de Paris, il a appris à la capitale à admirer les Pyrénées (a).

Pour ne rien perdre d'un si magnifique spectacle, pour en apprécier toutes les beautés, nous remontons au-dessus du pont, et nous voyons se déployer devant nous comme un amphithéâtre de cascades.

Nous entrons ensuite dans la vallée du *Clot*, qui mène en Espagne, et dont le ruisseau paisible va se perdre dans les gouffres du Gave. Nous remontons ses rives; et nous aimons à goûter le calme qui y règne, en sortant d'un

(a) M. Duperreux, dont le pinceau a si bien mérité des Pyrénées.

vallon désolé par un torrent dont les fureurs font trembler la terre et ébranlent les airs. Ici tout est tranquille. L'onde ne tonne plus; elle murmure. Le frêne et le saule mêlent leurs graces à la majesté du sapin. Les oiseaux qui fuient épouvantés loin des bords du Gave, se sont réfugiés dans ces douces retraites, voltigent et chantent en paix dans ces bocages hospitaliers. Nous nous plaisions à les entendre, et à nous délasser sous ces ombrages solitaires.

Cependant derrière nous l'abîme ne cessait d'élever sa voix imposante^(a), et nous rappelait sur ses bords. Nous repassons le pont, pour retrouver le sentier qui devait nous conduire au lac. Nous gravissons encore, et nous entrons dans une forêt profonde, qu'on nomme dans le pays la *Forêt des Druides*. Au moment où nous atteignons son premier sapin, j'aperçois à mes pieds le Gave écumant, ses cata-

(a) *Dedit abyssus vocem suam.*

(HABACUC, III, 10.)

ractes , le Pont d'Espagne , et la douce vallée
du Clot. Je m'arrête ; et ces vers échappent
à mon admiration :

Torrent impétueux , dont les ondes rapides
En bondissant s'élancent dans les airs ,
Solitaire vallon , noir séjour des Druides
Dont les mânes pâles , livides ,
Semblent errer encor dans ces sombres déserts ;
Rocs décharnés , grotte profonde ,
Où le Gave en fureur s'engouffre et disparaît ;
Cascades , qui versez les gerbes de votre onde ,
Dont le bruyant courroux comme la foudre gronde ,
Et fait gémir l'écho de la forêt ;
Fleurs qui vous jouez sur l'abîme ,
Et nous offrez votre disque odorant ;
Arbres qui , balançant votre ondoyante cime ,
Ombragez les flots du torrent ;
Fleuves , ruisseaux , forêts , bocages ,
Celui qui vous créa sema dans ses ouvrages
Les graces et la majesté.
Adorons dans sa providence
La source de toute puissance ,
La source de toute beauté.

Pourquoi , me disais-je à moi-même , de si
grands objets sont-ils relégués en des déserts

presque inaccessibles ? Pourquoi se refusent-ils à l'admiration des habitants de nos cités ? La nature craint-elle donc d'être contemplée ? Comme une vierge modeste, fuit-elle les applaudissements ?.... Mais bientôt je crus entrevoir le secret de la Providence. Elle a placé tant de merveilles près des sources bienfaisantes où nous venons chercher la santé ; et elle est sûre ainsi de ne pas manquer de spectateurs. Mais elle veut nous contraindre à jouir et à l'admirer, pour nous récompenser du plaisir qu'elle nous donne. Ne semble-t-il pas, en effet, que la déesse de la santé ne s'est réfugiée dans la grotte du Mauhourat, que pour obliger ceux qui viennent implorer ses faveurs à admirer le site sauvage de cette grotte salubre, la mousse et le lierre dont elle se couronne, et à voir briller les nuances célestes de l'Iris au-dessus des cataractes de son torrent ?

Cependant nous approchions du lac si désiré. Nous cueillions, pour charmer notre impatience, l'œillet gracieux et la douce réglisse, la framboise parfumée, et le fruit rafraîchis-

sant de la bousserole (a). Ainsi la nature est bienfaisante et libérale, jusque dans les plus stériles solitudes.

Ici, au milieu des masses bizarres de rocher, nous voyons briller un bloc de marbre blanc, que les carrières de Paros n'auraient pas désavoué. Plus loin, l'agilité d'un écureuil nous amuse. Nous lui déclarons la guerre; nous environnons le sapin qui lui sert d'asile. Il saute de branche en branche, se tapit derrière la tige, se montre et se cache tour-à-tour. Enfin, assiégé de plus près, il s'élance au milieu de nous, trompe notre vigilance, nous échappe, s'enfuit et disparaît.

Notre courage s'enflamme de plus en plus. Nous gravissons toujours. La vallée s'élargit; les montagnes reculent; les arbres fuient et s'écartent; le lac de Gaube se découvre à nos yeux.

C'est un beau spectacle, que ce vaste et profond réservoir d'une eau transparente et

(a) La bousserole. *Arbutus uva ursi*, raisin d'ours; petit arbrisseau très-commun dans les Pyrénées.

pure, situé sur le haut d'une montagne, entouré de montagnes plus hautes, dominé par les neiges et le sommet majestueux de Vignemale. Le Gave, que ces neiges font naître et alimentent, entre dans le lac par la rive opposée, le traverse, et s'échappe par l'ouverture de la vallée que nous venions de parcourir. Une telle masse d'eau, contenue sur la cime des montagnes par des digues contre lesquelles elle agit toujours, et exposée aux avalanches et aux éboulements des neiges, ne cesse de menacer d'un déluge le village et la vallée de Cauterets. Ce fut, dit-on, par de semblables catastrophes, que les bassins de Luz, d'Argelès, et toutes ces plaines qui nous charment aujourd'hui dans les belles vallées des Pyrénées, cessèrent jadis d'être aussi des lacs, et devinrent des séjours enchantés.

Au bord du lac, nous trouvons une barque chétive et un hardi nautonier, qui nous offre de nous passer sur l'autre rivage. Nous entreprenons cette navigation téméraire. Nos rames fendent cette onde orgueilleuse, dont la naïade, dominatrice des monts et des ro-

chers, s'étonnait de se voir maîtrisée, comme les nymphes timides des rivières de nos plaines. Nous nous plaisions à nous représenter notre fragile nacelle, planant sur les nuages, suspendue sur un abîme, et élevée de mille toises au-dessus du vaste abîme des mers.

Nous atteignîmes bientôt l'autre rive du lac, et nous nous enfonçâmes dans ces solitudes reculées, qui nous semblèrent être les dernières régions du monde. Là, rien d'animé ne s'offre aux regards. La sombre majesté des montagnes ennoblit la tristesse de ces lieux. Tout y est calme. Le Gave lui-même y coule en silence. Nous le côtoyâmes jusqu'au pied de l'altier Vignemale. En vain nous interrogeâmes sur sa source ses nombreuses cascades, et les tapis de neige sur lesquels nos pas mal affermis glissaient à chaque instant : il fallut nous résoudre à l'ignorer.

Nous repassons le lac ; et avant de nous éloigner de ses bords, et de reprendre la route de Cauterets, nous parcourons encore des yeux ces nobles montagnes, ces eaux pures, ces précipices, ces neiges, ce torrent ; et nous

ne pouvons assez jouir de ce magnifique spectacle.

Quelle main, des rochers aplanissant la cime,
Arrêta les torrents au milieu des vallons;
Et, maîtrisant leur cours, suspendit un abîme
Sur le sommet des monts?

Qui sut, ouvrant au fleuve une secrète issue,
Déchaîner la fureur de ses flots courroucés?
Qui fixa les amas de neige suspendue
Sur les rocs hérissés?

Quel bras lance la foudre, amoncelle l'orage,
Disperse les vapeurs au haut du firmament;
Et, rassemblant les eaux, les couvre d'un nuage,
Comme d'un vêtement (a)?

Quelle voix parle au vent, commande à la tempête,
Donne aux plaines des fleurs et des prés toujours verts,

(a) *Cum ponerem nubem vestimentum ejus.*

Et condamne des monts l'inaccessible faite
A d'éternels hivers ?

C'est la voix de celui dont la toute-puissance
Créa le chêne altier et le faible arbrisseau ;
Celui qui de la mer creusa le gouffre immense,
Et le lit du ruisseau.

Il pare l'Orient de ses teintes vermeilles,
Enflamme du soleil le disque radieux ;
Et dans l'obscur vallon prodigue les merveilles,
Comme au plus haut des cieux.

La force vient de lui : par lui, l'aigle intrépide
S'élançait dans la nue, et brave les éclairs.
Du faible il est l'appui : par lui, l'oiseau timide
Voltige dans les airs.

A sa voix le torrent s'enfuit dans la vallée,
La glace s'amollit dans les antres profonds ;
Autour des pics aigus la neige accumulée
Vient baigner nos sillons.

Ses ouvrages, brillant d'une grace divine,
Sortent, pleins de fraîcheur, de sa puissante main :

Elle sème au désert le cèdre et l'aubépine,
Le buis et le sapin (a).

Il fit de rien la terre et ses riches campagnes :
Dans tes œuvres, grand Dieu, tu sembles te jouer.
Au fond de la vallée, au plus haut des montagnes,
C'est toi qu'il faut louer.

L'homme règne sur tout ; c'est de toi qu'il tient l'être :
Seigneur, un autre amour pourrait-il l'enflammer ?
Tout lui découvre en toi son auteur et son maître :
C'est toi qu'il faut aimer.

(a) *Dabo in solitudinem cedrum et spinam..... ponam in
deserto abietem et buxum simul.*

(ISAÏE, XLII, 19.)

AZUN, ARGELÈS.

Il ne nous suffisait pas d'avoir traversé rapidement le village et la plaine d'Argelès. Nous voulions revoir cette vallée si célèbre, la parcourir, nous égarer dans ses bois, dans ses prairies. Nous voulions aussi pénétrer dans la vallée d'Azun, sa voisine et sa rivale. Ce n'est pas en vain que nous l'avions entrevue au bout du village d'Argelès : ce coup d'œil nous avait suffi pour juger que la renommée n'a point exagéré ses charmes, et pour nous laisser un vif désir de la revoir. Nous partîmes donc de Cauterets, pleins d'espérance : nous allions visiter les deux plus jolies vallées des Pyrénées.

A Pierrefitte, nous nous séparâmes d'une partie de la société de Cauterets, qui s'était jointe à nous, et qui devait nous attendre à Argelès, et nous tournâmes à gauche. Nous passons d'abord derrière le château de Miramont, cher aux muses pastorales^(a); puis nous

(a) C'est dans ce château qu'a été composée cette jolie chanson, si célèbre dans les Pyrénées :

» *La haout su la mountagne*, etc. »

allons sur un roc taillé à pic que couronne la jolie chapelle de *Piéta*, jouir d'un des plus doux aspects des Pyrénées. C'est là que tout le bassin d'Argelès se déploie aux regards enchantés, avec sa plaine, ses prés, ses champs, ses ruisseaux, ses collines et ses montagnes. Il est borné, sur l'autre rive, à notre droite, par le coteau de l'*Avantaigne*, et par les ruines du château de *Beaussens* qui domine sur toute la vallée, à gauche, par l'antique tour de *Vidalos*, qui s'élève sur un tertre et ennoblit tout le paysage. Nos yeux parcourent un vaste amphithéâtre de prairies, de moissons, de chaumières, de hameaux, de haies et de bosquets, que couronnent des cimes dont l'extrémité seule est stérile et sans verdure. La plaine que nous dominons ressemble à un grand jardin, embelli par la culture la plus variée, arrosé de mille sources pures, renfermé dans une forêt de châtaigniers et de noyers touffus, dont le feuillage laisse à peine entrevoir le beau village d'Argelès, qui règne sur toute la vallée.

Tel est le point de vue que présente cette chapelle de *Piéta*, ou *Notre-Dame-de-Pitié*, dont la forme et la situation inspirent tant d'intérêt au voyageur qui traverse la plaine d'Argelès. Au reste, rien n'est plus digne d'être observé que le site des chapelles et des églises dans les Pyrénées, de celles surtout qui sont dédiées à la sainte Vierge. La nature semble s'être plu à prodiguer toute la majesté des montagnes, ou tout le charme des vallées, aux lieux que la piété a choisis pour y élever des temples à Marie. Nous avons vu Bétharam et Piéta, nous allons voir Poey-Lahunt, et, bientôt après, Héas, nous offrir successivement les aspects les plus nobles ou les plus gracieux.

Ces temples, digne objet de respect et d'hommage,

Où tous les ans un saint pèlerinage

Appelle en foule les pasteurs,

Dominent quelquefois de sublimes horreurs,

Ici les champs heureux d'un fertile rivage,

Tantôt des monts altiers l'aspect triste et sauvage,

Tantôt d'un frais vallon la verdure et les fleurs.

Ainsi s'offre à nos yeux le temple solitaire :

Tout semble retracer autour de ce saint lieu
 Les graces d'une Vierge-Mère,
 La majesté d'un Homme-Dieu.

Il fallut cependant nous arracher à ce spectacle ravissant, et poursuivre notre route. Bientôt le village de Saint-Savin et son antique église nous offrirent les mêmes points de vue, embellis encore par d'anciens et pieux souvenirs. Enfin, nous nous dirigeons vers la vallée d'Azun. Nous traversons les hameaux d'Arcisans, de Bun : ici, nous passons à gué le torrent de la vallée, et nous arrivons à Arreins, qui en est le chef-lieu. Le sentier étroit et élevé qui nous y conduisit n'avait cessé de côtoyer le Gave, et de nous offrir l'agréable coup d'œil de ses rives, de leurs bosquets, de leurs chaumières, de leurs gazons. Arreins est le dernier, comme le principal hameau de la vallée. Un peu plus loin, sur le haut d'un rocher, est la chapelle de Notre-Dame de *Poey-Lahunt*, objet célèbre de curiosité, comme de piété. Nous la visitâmes : sa décoration intérieure nous rappela Bétharam. Mais

comme elle est bâtie sur une roche de marbre, elle a l'avantage, que probablement nulle église au monde ne partage avec elle, d'être pavée de marbre et d'un seul bloc. Sa situation d'ailleurs est digne de sa renommée; et les Pyrénées n'en offrent pas de plus remarquable. Elle domine à la fois les deux vallées d'Azun et de Lahunt, et présente ainsi en même temps l'aspect de deux Élysées, renfermés dans ces âpres montagnes, près de leur crête la plus haute, et sur la frontière de deux grands royaumes. L'œil se plaît à suivre les détours des deux torrents, dont l'un vient des lacs de Rémoulains, et les traverse, pour se rendre dans les douces vallées d'Azun et d'Argelès. Jamais ruisseau n'eut de plus beaux lieux à arroser, ni plus de bienfaits à répandre.

Applaudis à ta destinée,
 Charmant ruisseau, l'honneur de ces vallons.
 Poursuis en paix, timide enfant des monts,
 Poursuis en paix ta course fortunée.
 D'autres fleuves, roulant dans leurs gouffres profonds
 Par des torrents de sang une onde profanée,
 Portent à l'Océan de plus illustres noms.

Ils ont vu sur leurs bords de nombreux bataillons
 Poursuivre une victoire en désastres féconde,
 Échauffer le carnage et braver les dangers :
 Ils ont prêté leurs flots aux conquérants du monde ;

Les tiens coulent pour des bergers.
 D'une gloire toujours par les larmes suivie
 Que sert le prestige orgueilleux ?

A leur célébrité ne porte pas envie ;
 Dans ton vallon obscur tu coules plus heureux
 En versant sur tes pas la fraîcheur et la vie.
 Quel est le triste sort de ces fleuves fameux,
 Sur leurs bords désolés quand la guerre allumée
 Change en un champ de mort leurs prés et leurs guérets,
 Et fait gémir leurs flots sous le poids d'une armée,
 Tandis qu'auprès de toi toujours règne la paix ?

Va, l'éclat de leur renommée
 Ne vaut pas le bien que tu fais.
 Le Simois, le Tésin, le Granique,
 Sont, il est vrai, les fleuves des héros :
 Mais que d'infortunés ont englouti leurs eaux !

Doux ruisseau, ton cours pacifique
 Ne vit jamais ensanglanter tes flots.
 De leurs noms chers à la victoire
 Et couronnés d'une vaine splendeur
 Laisse-les ennoblir les fastes de l'histoire.
 Pour toi, de ces déserts modeste bienfaiteur,
 Console-toi, si ton nom est sans gloire :

La gloire n'est pas le bonheur.

Après avoir joui quelques moments du délicieux aspect que nous offraient la chapelle et le rocher de Poey-Lahunt, nous descendîmes pour nous rendre à Argelès par la rive gauche du Gave. Nous traversâmes Arreins, Marsou, puis le village d'Aucun, auprès duquel on montre un gouffre assez semblable à celui du Liéris. Ces sortes d'abîmes sont fréquents dans les Pyrénées. La vallée du Liéris en offre plus d'un. On en trouve près de Grip, près d'Argelès; tous ils excitent la curiosité du voyageur. Mais ce qui en est bien plus digne, c'est cette belle vallée d'Azun, qui nous montra plus de charmes encore lorsque nous la traversâmes pour aller revoir celle d'Argelès; comme si elle eût voulu nous retenir, et triompher de sa rivale. Jamais nous n'avions eu à admirer à la fois plus de prés émaillés, d'ombrages frais, de sites pittoresques. Après Aucun, nous traversâmes le village d'Arras, que décorent les antiques ruines de son château; et nous arrivâmes à Argelès, où nous sûmes encore jouir et admirer.

Je me séparai de la société nombreuse qui nous y attendait, et j'allai me promener tout seul dans un champ voisin, au bord du vif et clair ruisseau de Rieulac, pour me livrer à mes rêveries et lire Virgile. Je me trouvais entouré de ces eaux murmurantes, de ces saussaies en fleur, de ces ombrages épais, si bien décrits par ce poète inimitable. Là, je voyais des pâturages fertiles offrir des gazons sans cesse renaissants.

« Là, tout rit aux pasteurs, la beauté du vallon,
 « La fraîcheur des ruisseaux, l'épaisseur du gazon,
 « Et tout ce qu'un long jour consume de pâture,
 « La plus courte des nuits le rend avec usure (a). »

(Trad. de Delille.)

En relisant les vers enchanteurs de ce roi des poètes, oui, je croyais qu'il avait vu, qu'il avait chanté le vallon d'Argelès. Ils offraient

(a) *Et quantum longis carpent armenta diebus
 Exiguâ tantum gelidus ros nocte reponet.*

(Georg. II, 201.)

à ma pensée tous les objets que j'avais sous les yeux. Dans mon illusion, je retrouvais dans Virgile tout Argelès..... tout..... jusqu'à son nom même (a).

Bientôt mes compagnons de voyage et la société de Caunterets vinrent m'arracher à ma douce solitude. Tous ensemble, nous allâmes parcourir cette plaine ravissante, fouler ses gazons et ses fleurs, écouter le murmure de ses fontaines. Je venais de lire Virgile ; j'entendais autour de moi chanter de naïves romances, de douces pastorales ; je voulus aussi chanter Argelès.

Vallon délicieux, verdoyantes prairies,
 Heureux séjour de Flore et des zéphyrs ;
 Dans vos bois enchantés, dans vos plaines fleuries,
 Nous venons exhaler nos sombres rêveries,
 Nos craintes, nos langueurs et nos tendres soupirs.
 Recevez-nous sous vos ombrages ;
 Laissez couler pour nous l'onde de vos ruisseaux.

(a) *Sacri monstrat nemus Argileti.*

(Æneid. VIII, 345.)

Qu'un vent frais et léger, agitant les feuillages
 Des saules, des tilleuls, des frênes, des ormeaux,
 Et du parfum des fleurs embaumant les bocages,
 Fasse trembler sur nous leurs flexibles rameaux.
 Qu'un sommeil bienfaisant, en fermant nos paupières,

Ouvre nos sens à de douces erreurs.

Au milieu d'un essaim d'agréables chimères,
 Quelques instants du moins oublions nos douleurs.
 Qu'à des maux trop réels succède un doux mensonge;
 Écartons loin de nous les soucis ténébreux.

Rêvons que nous sommes heureux :

Ah ! le bonheur ici-bas n'est qu'un songe.

Vous le savez, Nymphes de ces bosquets,
 Nymphes qui présidez à ces eaux fugitives :
 Combien d'infortunés errant dans vos forêts

Ont de leurs pénibles secrets

Fait gémir l'écho de vos rives !

Combien de fois vos soins ont charmé la douleur !

De vos zéphyrs l'haleine printanière,

Des feux du jour tempérant la chaleur,

Rafraîchit de vos bois l'asile protecteur,

Qui verse une ombre hospitalière

Sur l'innocence et le malheur.

Souvent auprès de vos cascades,

Des cœurs en proie aux chagrins inquiets

Ont retrouvé l'espérance et la paix.

Aimables déités ! généreuses Naïades !

Nous venons en ce jour implorer vos bienfaits.

Prodiguez-nous cette onde pure
 Dont nous voyons étinceler les flots.
 Protégez-nous sous vos berceaux ;
 De vos prés émaillés ranimez la verdure ;
 Que de vos eaux le doux murmure
 Endorme dans nos cœurs nos ennuis et nos maux.
 Ces compagnes d'Hébé, de Cypris et des Graces,
 Vous demandent des ris, des danses et des jeux.
 Naïades, exaucez leurs vœux :
 Que les amours voltigent sur leurs traces.
 Que l'avenir s'embellisse à leurs yeux
 Sous les voiles obscurs d'une heureuse ignorance.
 Mais un cœur vide d'espérance
 Dans ses désirs est moins ambitieux.
 Je viens chercher au bord de vos fontaines
 De mélancoliques soupirs,
 Du repos, l'oubli de mes peines ,
 Des regrets douloureux, de tendres souvenirs :
 Me refuseriez-vous de si tristes plaisirs ?
 Laissez-moi sur vos bords déposer mes alarmes ;
 Répandez dans mes sens une aimable fraîcheur.
 Que de mes yeux flétris coulent de douces larmes ;
 Qu'en ce riant séjour tout enchante mon cœur :
 Que de la paix au moins il y goûte les charmes,
 S'il n'y peut goûter le bonheur !

LUZ, SAINT-SAUVÉUR.

Après quelques semaines passées à Cauterets, nous en partîmes pour aller visiter Saint-Sauveur et Barèges. Nous nous arrê tâmes un instant sur un tertre de gazon qui domine la plaine de Pierrefitte, pour jouir du coup d'œil que présente ce joli bassin, qui cependant, placé entre Luz et Argelès, a peu d'éclat et de renommée. Ensuite nous tournâmes à droite pour entrer dans ce chemin célèbre, où l'homme a vaincu la nature, et a su ouvrir, à travers les rochers et les abîmes, une communication sûre et commode, presque jusqu'au sommet des montagnes. Ce chemin annonce encore de plus grands efforts de l'art que celui de Cauterets; mais la nature n'y est pas plus belle. Elle offre à chaque pas les mêmes merveilles à admirer.

On côtoie toujours un torrent fougueux, composé des Gaves de Gavarnie et de Bastan, réunis à Luz. A chaque instant se présentait à nos yeux un nouveau spectacle. Nous voyions

des sources écumeuses partir du sommet des monts, paraître et disparaître tour-à-tour dans les crevasses des rochers, disperser au loin une rosée étincelante, et tomber enfin par une bruyante cascade, d'où elles se réunissaient en torrent, et allaient grossir le cours du Gave. Mais dans tous les points de vue, c'est toujours le Gave qui fait la partie principale du tableau; c'est toujours à lui que s'adressent les premiers hommages de l'admiration. Quelquefois élevés sur la corniche, nous l'entendions gronder au loin; et il était à nos pieds, mais au fond d'un abîme.

Cependant la vallée s'élargissait; les montagnes moins âpres se couvraient de moissons, de bocages, d'habitations riantes; les rochers faisaient place aux prairies; le torrent apaisait son courroux. Mille sources vives et pures serpentaient sous nos pas. Nous laissons à droite, sur l'autre rive, le hameau de Sassis, non sans admirer sa position charmante; nous traversons Chèze, Saligo, et nous nous trouvons dans le riant bassin de Luz. Le parfum

de ses prairies, la verdure de ses arbres, le murmure de ses eaux courantes, tout nous charma dans cette heureuse plaine. Nous crûmes revoir Argelès, mais en miniature.

Pour ajouter encore à l'illusion, le château de Sainte-Marie, par ses ruines antiques et son site pittoresque, nous rappela celui de Beaussens. Il règne sur le vallon de Luz, comme celui-ci domine la plaine d'Argelès. Il paraissait peu éloigné. Nous prîmes, au village d'Esquiez, la route qui y conduit; et nous allâmes jouir, sur le roc qu'il couronne avec tant de grace, d'un des points de vue les plus agréables des Pyrénées. Nous voyions, à notre gauche, les vallées de Barèges et de Gavarnie, et la jolie chaîne de montagnes qui les sépare; à notre droite, la vallée de Pierrefitte et ses monts escarpés; à nos pieds, un vaste tapis de fraîches prairies, qui semblaient une corbeille de fleurs : d'innombrables ruisseaux les traversaient en courant, et allaient se perdre dans les deux Gaves, dont les rives étaient couvertes de hameaux ombragés; de-

vant nous, Saint-Sauveur en amphithéâtre, et le beau village de Luz, couronné par son église en forme de citadelle, et commandant toute la vallée. Un tel aspect captivait plus nos ames que les souvenirs nobles mais confus que réveille le château de Sainte-Marie. Ses ruines et son site nous intéressèrent plus que son histoire. Dans les Pyrénées, l'histoire des hommes disparaît devant celle de la nature.

Notre premier soin, en arrivant à Saint-Sauveur, fut d'aller visiter cette fontaine minérale si célèbre, qui, par ses doux bienfaits, égale presque les miracles de Barèges. Ensuite nous parcourûmes les environs de ce joli village, les bords ombragés de son torrent, qui nous offrirent en abondance des fraises, des framboises, des violettes et des œillets. Il n'y a qu'une rue à Saint-Sauveur. Les habitants des maisons suspendues sur le Gave jouissent de l'aspect le plus gracieux : ils plantent sur la cime des tilleuls en fleur ; et leurs regards s'élèvent jusqu'au sommet du Bergons

et des montagnes voisines. Ceux qui habitent les maisons adossées au rocher sont moins heureux ; mais une nymphe bienfaisante les console. L'onde la plus pure tombe pour eux de la montagne. Chaque maison a sa cascade et son ruisseau.

Parmi ces maisons, il en est une qui attira d'abord toute notre attention , ensuite tous nos hommages. Par un privilège singulier, elle jouissait à la fois de l'aspect des montagnes , de sa cascade et de son ruisseau. Les habitations voisines semblaient s'être reculées devant elle, comme par respect, et avaient fait place à un beau jardin, qui, par des routes secrètes et ombragées, conduisait au bord du Gave, et au milieu duquel s'élevait un obélisque , monument de reconnaissance et d'amour. Une inscription nous apprit bientôt que cette maison fortunée avait possédé, pendant près d'un mois, l'héroïne de Bordeaux, la petite-fille du grand Henri. Nous aurions voulu que l'obélisque retraçât son image au-

guste, au bas de laquelle j'aurais écrit ces vers :

L'infortuné, dans ses alarmes ,
Voit en elle un ange de paix :
Sa main verse autant de bienfaits
Que ses yeux ont versé de larmes.



GAVARNIE.

La cascade et l'amphithéâtre de Gavarnie, les glaciers du Marboré, la Brèche de Roland, sont de si grands, de si merveilleux objets, qu'ils surpassent tous les efforts de l'art, et sont l'écueil de la peinture. Leur proportion est si gigantesque, que nul tableau ne peut la rendre fidèlement, et que l'artiste est obligé d'en affaiblir le sublime effet. Il faut les voir pour s'en former une idée. C'est ce dont conviennent tous les dessinateurs qui ont essayé d'en esquisser l'image. Comment un timide écrivain serait-il plus heureux que les plus habiles peintres ? Il faudrait être tout de feu pour rendre de pareils objets. Il faudrait se sentir, comme Milton, embrasé d'une verve divine pour remonter avec lui à l'origine du monde, et voir le créateur, animant l'univers de sa voix puissante, ordonner aux cascades de s'élancer, aux torrents de mugir, aux montagnes de s'élever, aux neiges d'en blanchir les sommets majestueux..... Je m'ar-

rête; et je vais parler, en historien, de mon voyage à la cascade de Gavarnie.

Nous partons de Saint-Sauveur, nous remontons le Gave sur la rive opposée. Nous nous élevons peu à peu au-dessus de son lit; et bientôt nous nous trouvons sur une corniche étroite, suspendus au-dessus d'un précipice épouvantable, au fond duquel mugissait le torrent. De verts gazons, qui tapissaient cette pente escarpée, et de grands arbres, dont nous voyions à nos pieds les sommets touffus, adoucissaient et déguisaient cette profondeur immense qui aurait sans doute ébloui nos regards. C'était un abîme caché sous des fleurs.

Bientôt nous arrivâmes à la roche taillée à pic où se remarquent encore les débris de l'ancien fort de l'*Escalette*. Nous poursuivions notre route, toujours sur cette étroite corniche, où nous sentions quelquefois la terre s'ébouler sous les pieds de nos chevaux. Ces dangers, auxquels il faut être aguerri quand on voyage dans les montagnes, ne ralentissent ni la curiosité des amateurs, ni l'audacieuse émulation qui les appelle à l'envi vers

les lieux où la nature a caché ses merveilles.

Un sentier étroit et rapide nous conduisit au pont de Sia. Élevé de plus de quatre-vingts pieds, il franchit le Gave par une arche que couronne une guirlande de lierre. Le torrent, resserré entre les rochers, accourt avec furie. Indigné de se voir dompté par la main des hommes, il écume et bondit. Je crus voir l'Araxe superbe enchaîné par le héros d'Arbelles, ou par le vainqueur d'Actium. Vous diriez que ses flots bouillonnants vont détruire et anéantir le mur sur lequel ils s'élancent. Mais forcés d'obéir, ils brisent leur vain courroux contre la digue. Le torrent traverse l'arche avec rapidité, humilie son orgueil sous le joug, et fuit en frémissant sous un berceau de verdure. Là, il roule ses vagues fougueuses au fond d'un ravin désolé. Diverses sources, par des cascades bruyantes, lui portent le tribut de leurs ondes, et accroissent sa rage.

Après le pont de Sia, nous continuâmes de côtoyer le Gave, que nous remontions le long de sa rive gauche. Là, plus qu'en aucun

lieu de notre voyage, nous l'entendîmes bruire et gronder. Son horrible mugissement surpassait et la voix de l'Océan soulevé par la tempête, et l'éclat de la foudre, quand elle crève la nue qui la renfermait dans ses flancs. Nos ames, resserrées, et glacées d'un effroi involontaire, s'épanouissaient à la vue des jolis œillets qui émaillaient cette rive ombragée. C'est ainsi que l'aimable Providence mêle toujours quelques douceurs aux amertumes qui viennent en foule attrister le cours de notre vie. Souvent une jouissance légère apaise la rigueur des plus grands maux. Une simple fleur, par son parfum et ses graces, nous fait oublier la mort qui tonne auprès de nous.

Nous traversons le Gave sur un pont de bois, et nous côtoyons sa rive droite par un sentier étroit et pierreux. Des montagnes nues et arides formaient le vallon resserré dans lequel nous marchions. Bientôt nos yeux, fatigués par ces tristes objets, se reposèrent avec délices sur le charmant bassin de Pragnères. Mortels, consolez-vous quand les mal-

heurs vous accablent; vous en verrez le terme : vous ne souffrirez pas toujours. Quelle fut notre joie, lorsqu'en sortant d'un long ravin formé par une double chaîne de rocs inaccessibles , nous vîmes tout-à-coup s'ouvrir devant nous un vallon large et riant , couvert de riches moissons , tapissé d'un gazon frais , ombragé de peupliers et de frênes ! Le Gave même , suspendant ses ravages , semblait apprivoisé par les charmes de cet aimable séjour. Il roulait son onde pure , non en torrent , mais en ruisseau. Coulant avec une lenteur que je lui croyais inconnue , il ne mugissait plus , il murmurait. Épris des attraits de ces lieux enchantés , il se plaignait sans doute qu'une impérieuse destinée l'obligeât à cesser d'embellir ces douces retraites , pour aller dévaster un vallon sauvage , et lutter contre de hideux rochers.

C'est au milieu du bassin que je décris qu'est situé le hameau de Pragnères. Nous le traversâmes. Alors notre route ne nous présenta plus d'aussi effroyables précipices. La pente était moins rapide , le sentier moins

étroit, le Gave moins bruyant. Le chemin que nous suivions était bordé d'une double haie de buis. De distance en distance, de beaux tilleuls l'ombrageaient. Nous respirions avec délices le parfum de leurs fleurs, qui se confondait avec la douce odeur des prairies nouvellement fauchées.

Bientôt se découvrirent à nos yeux les sommets du Marboré couverts de neiges éternelles, ses tours majestueuses, la brèche de Roland, cette étonnante porte de communication que la nature semble avoir ménagée à dessein entre la France et l'Espagne. Cette brèche, si l'on en croit une tradition fabuleuse chère aux pasteurs de ces contrées, est l'ouvrage de la fameuse Durandal. D'un coup de cette formidable épée, le héros qui en était armé fendit la chaîne des Pyrénées, et s'ouvrit une carrière à de nouveaux exploits. Les prouesses de ce vaillant paladin, les hauts faits de ses rivaux, de ses amis, de ses compagnons d'armes, si vivement chantés par la muse de l'Arioste, se retraçaient à notre imagination. Nous aimions, dans ces lieux sauvages, à nous

livrer à ces idées , gigantesques comme les objets qui les faisaient naître.

Nous arrivâmes à Gédro. Ce village est situé au pied du mont Comélie , dans un bassin presque aussi agréable que celui de Pragnères , au confluent du Gave d'Héas et de celui de Gavarnie. Nous traversâmes sur un pont le premier de ces torrents. A quelques pas au-dessus de ce pont , dans le jardin d'un habitant du village , est la fameuse grotte de Gédro. Assurément nul jardin au monde n'a une telle pièce d'eau. La grotte de Gédro est encore un de ces objets qu'il faut voir , et qu'on ne peut décrire. Là , le torrent furieux tombe avec un horrible fracas entre deux roches sombres et creuses , au-dessus desquelles des rameaux de la plus fraîche verdure forment un cintre gracieux. C'est une grotte de rochers et de feuillage. La cascade fait jaillir une pluie continuelle sur les branches qui l'ombragent , puis recontrant au bas de sa chute des marches successives d'une pierre lisse et unie , elle fuit sans écume , et glisse en nappe d'eau. La grotte de Gédro est un bocage , un berceau

de verdure d'où s'échappe un fleuve naissant.

C'est en remontant ce Gave, et en s'enfonçant dans la vallée d'Héas, qui offre à l'admiration de majestueux accidents de la nature, qu'on arrive à cette chapelle de Notre-Dame d'Héas, dont le site est si remarquable, et qui est si chère à la piété des habitants des Pyrénées. Plus loin, on pénètre dans la vallée d'Estaubé, qui conduit, par d'affreuses solitudes, jusqu'au pied du Mont-Perdu (a), de ce géant, dominateur superbe de toute la chaîne des Pyrénées.

Après Gédro, nous nous trouvâmes dans un sentier étroit, hérissé de pierres, bordé d'un abîme dont le fond est dévasté par le Gave. Cette route, aussi menaçante, aussi périlleuse que celle qui conduit au pont de Sia,

(a) Le Mont-Perdu, la plus haute montagne des Pyrénées, a 1763 toises au-dessus du niveau de la mer : le pic du Midi de Bigorre en a 1506. Entre ces deux montagnes, les plus élevées sont, la Maladetta, Vignemale, les sommets du Marboré, Néou-Vielle. Cette dernière a 1619 toises au-dessus du niveau de la mer.

est plus pénible encore. Rien n'y délasse la vue. Plus de prairies, plus de tilleuls, plus de verdure. De tristes montagnes portaient dans les nues leurs arides sommets. Mais la nature, toujours attentive à nous ménager quelques jouissances au milieu de ses rigueurs, nous présentait de temps en temps le fraisier modeste, qui nous offrait avec grace son fruit mûr et parfumé.

Cependant le paysage de la vallée s'attristait de plus en plus. Bientôt il nous montra le spectacle le plus étrange et le plus menaçant. Nous nous trouvons tout-à-coup entourés des vastes ruines d'une montagne écroulée. De quelque côté que nos regards se portent, ils ne rencontrent que des masses informes de roc, monuments lugubres de la catastrophe qui renversa le mont de fond en comble. Tel le voyageur cherche en vain sur les bords de l'Ilissus et du Céphise ces magnifiques Propylées, ces superbes portiques, si vantés dans l'antiquité : il n'y trouve que des débris. Ainsi nous comparions la destruction d'une haute montagne à celle d'une cité célèbre. Mais nous

étions frappés de cette différence si douloureuse pour l'humanité : les ruines d'une montagne ne nous montrent que des rocs écroulés et brisés ; celles d'une ville nous font voir, parmi les pierres et les marbres , des lances, des casques, des ossements blanchis.

Livrés à ces affligeantes pensées, nous marchions en silence au milieu du cahos. A notre gauche, d'énormes rochers, suspendus de la manière la plus effrayante, paraissaient près de se détacher pour nous anéantir. A droite, nos regards se perdaient dans un gouffre sans fond, où roulait le plus rapide des torrents. Dans ces lieux sauvages et lugubres, nous ressemblions à ces habitants des enfers que le poète nous représente sans cesse menacés, au bord du noir Tartare, de la chute épouvantable d'un roc toujours prêt à fondre sur eux (a).

Nous suivions encore le pénible sentier pratiqué au milieu de ces immenses décombres,

(a) *Quos super atra silex jamjam lapsura, cadentique
Imminet assimilis.*

VIRG. *Æneid.* VI, 601.

quand nous aperçûmes à notre droite, sur la montagne parallèle, l'admirable cascade de *Saousa*. Elle est formée par un beau torrent qui tombe avec une grace majestueuse du haut d'un rocher, élevé, à ce qu'il nous sembla, de plus de deux cents pieds. Il se divise ensuite en plusieurs petites cascades, qui toutes se hâtent de porter leurs eaux dans le Gave.

Nous approchions de Gavarnie. Déjà commençaient à se développer à nos yeux le cirque du Marboré, et la merveilleuse cascade, objet principal de notre curiosité. En traversant le Gave sur un pont nommé *Bariguy*, nous le vîmes avec effroi se précipiter en bouillonnant dans une grotte noire et profonde, d'où il sort tout blanchissant d'écume :

*Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco, a quel romor rimbomba (a).*

Après le pont, se trouve l'auberge de Gavarnie, où nous arrivâmes vers la fin du jour.

(a) Les cavernes noires et profondes en retentissent; l'air ténébreux répond par de longs frémissements.

TASS. *Gerus. lib. c. iv, ott. 3.*

Le lendemain , nous partîmes à pied , avant le lever du soleil , pour aller jouir d'un spectacle qui surpassa encore notre attente. C'est surtout à Gavarnie qu'est sensible , et comme magique , l'illusion , si fréquente dans les montagnes , qui présente comme voisins les objets les plus éloignés. La veille , en arrivant à l'auberge , nous avons aperçu , avec la cascade , la demi-lune que forme le Marboré. Malgré tout ce qu'on nous avait dit de l'éloignement de ces objets , nous nous obstinions à les croire distants à peine d'un quart de lieue. Quel fut notre étonnement , quand , après une heure de marche , nous nous trouvâmes encore à quelque distance de la cascade !

Entre de hautes montagnes couvertes de sapins et de hêtres , nous remontions le Gave , qui roulait toujours avec le même fracas des flots moins abondants ; et nous foulions sur ses bords des tapis verts émaillés des plus belles fleurs : car la vallée de Gavarnie est chère à la botanique. Nous cueillions tour-à-tour la renoncule , le coquelicot jaune , la primevère , la fleur violette de l'Iris , et la tige superbe du martagon.

Nous admirions l'éclat dangereux mais flatteur de l'aconit (a); mais nous éloignons nos mains de cette plante trompeuse et redoutable. Hélas! disions-nous, pourquoi la nature n'a-t-elle pas revêtu de formes repoussantes tous les êtres nuisibles et malfaisants? Pourquoi le vice se déguise-t-il sous les traits séduisants de la vertu? Pourquoi le coupable napol surpasse-t-il en éclat l'innocente violette? Mais en apercevant auprès de la ciguë et de l'aconit la sauge et la bétoine, nous cessions de nous plaindre, et nous bénissions la Providence, qui fit naître avec tant de bonté la plante salulaire à côté du poison.

Nous sentions l'atmosphère se refroidir peu à peu, et nous nous trouvâmes enfin sur ce pont de neige dont on parle tant. Nous voyions le Gave s'engouffrer sous ses voûtes glacées, et reparaître de temps en temps à

(a) L'aconit ou napol bleu, plante aussi belle que dangereuse. On connaît le vers de Virgile :

..... *Miseros fallunt aconita legentes.*

(Georg. II, 152.)

travers les crevasses des neiges. Nous pénétrâmes avec lui sous ses arches singulières, digne berceau de ce fier enfant de la reine des cascades. Bientôt nous remontâmes sur le pont glacé, pour contempler à loisir le magnifique spectacle qui s'offrait à nos yeux.

Les premiers rayons du soleil levant donnaient les frimats qui couronnent sans cesse les sommets du Marboré. Cette orgueilleuse montagne terminait par un vaste demi-cercle la vallée que nous avions suivie dans toute sa longueur. Un cirque immense, formé par ses gradins couverts de neige, s'ouvrait à nos regards. De ses différents points tombait comme une couronne de cascades plus ou moins volumineuses, dont les eaux allaient grossir le cours du Gave. A notre gauche, s'élevait perpendiculairement une montagne nommée la *Stazona*. C'est d'un de ces rocs, haut de douze cent soixante-six pieds, que tombe le Gave entier. Ses eaux, transformées en une immense gerbe d'étincelles, se précipitent avec majesté de la région des nues sur deux saillies de rocher qui les brisent successivement, et

viennent se perdre sous le pont de neige, sur lequel nous marchions, d'où elles s'élancent en torrent impétueux. Telle est la célèbre et merveilleuse cascade de Gavarnie, la plus haute de l'Europe, et la seconde de l'univers connu (a). Nous ne pouvions ni rassasier nos regards de la vue de ces étonnants objets, ni contenir les impressions profondes qu'ils faisaient sur nos ames. Ne sont-ce pas là, disions-nous, les limites du monde? N'est-ce point ici, plutôt qu'au détroit qui joint les deux mers, que l'invincible Alcide posa ses colonnes? N'est-ce point sous ces lourdes montagnes que gémit l'impie Encelade? Mais bientôt ces vaines fictions s'écartèrent, et firent place à d'immuables vérités : « Celui qui posa les fondements de ces monts, qui ordonna à ce torrent de tomber sans cesse dans

(a) Il y a, dit-on, en Amérique une chute d'eau de 1800 pieds de haut. Après elle, la cascade de Gavarnie est la plus haute qui ait été mesurée. (Voyez l'ouvrage de M. Ramond, qu'on ne peut trop consulter quand on voyage dans les Pyrénées.)

l'abîme, qui en confia aux neiges et aux glaciers la source intarissable, n'eut qu'à vouloir pour enfanter ces prodiges ; il n'aura qu'à vouloir pour les anéantir. Il touchera ces monts superbes, et ils ne seront plus qu'un amas fumant de poussière (a). Et nous, qui, au pied de ces masses énormes, paraissions moindres que le vil insecte enseveli sous l'herbe, nous subsisterons après ces vastes montagnes. Notre ame, souffle immortel de celui qui les créa, applaudit à ses ouvrages, et s'enorgueillit de leur survivre. »

Absorbés dans ces méditations profondes, nous escaladions les monceaux de neige et les débris de rocher. Nous observâmes qu'à mesure que nous avancions vers le fond de l'amphithéâtre, nous respirions les haleines d'un vent assez chaud. C'était sans doute l'effet de la réverbération des rayons du soleil, qui la veille avaient été très-ardents, et dont les rocs vers lesquels nous marchions conservaient encore la chaleur.

(a) *Tange montes, et fumigabunt.*

Ps. cxliii, 5.

Nous gravissions avec courage, et nous approchions de la cascade. Nous bravâmes la pluie épaisse qu'elle répandait au loin, et nous allâmes nous asseoir au pied même de la Stazona, sur des éminences de rocher, à quelques pas de la cascade, et presque sous l'arc immense qu'elle forme en tombant. Là, comme pour récompenser notre audace, elle cessa de nous mouiller, et nous permit de considérer à loisir ce prodigieux spectacle. Parvenus jusqu'à la racine même des tours du Marboré, il fallut bien nous arrêter au bas de ce mur gigantesque, vaste colonne du firmament (a), fier rival de l'Atlas, père des fleuves, dont les pieds sont toujours ensevelis dans la neige, et dont le front, ceint d'une couronne de glaces, règne sur les nuages et touche le ciel (b).

(a) Κίον οὐρανία. (PINDAR. Pyth. I, 19.)

(b) *Atlantis duri, cælum qui vertice fulcit;
Atlantis, cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput et vento pulsatur et imbri:
Nix humeros infusa tegit: tunc flumina mento
Præcipitant senis, et glacie riget horrida barba.*

(VIRG. ÆN. IV, 247.)

SAINT-SAUVEUR.

Un matin, après notre retour de Gavarnie, j'étais sorti de Saint-Sauveur pour goûter, dans les bocages d'alentour, le plaisir de la fraîcheur et de la rêverie. Je remonte ce joli ruisseau *des Anglais*, qui coule au bout du village, et qui, de cascade en cascade, de prairie en prairie, tombe du haut de la montagne jusqu'au fond du vallon. Il me conduit d'abord dans un asile solitaire, où je vois sa source s'élancer du sommet d'un rocher, couronnée par de beaux arbres qui se cintrent en berceau pour la couvrir de leur ombre. Ensuite, elle se partage en cent petits ruisseaux qui glissent le long du rocher, et fuient rapidement à travers le gazon de la prairie. Cette petite chute d'eau, cachée derrière le village de Saint-Sauveur, est un des plus gracieux objets que m'aient offert les Pyrénées. Je voulus monter jusqu'au-dessus du rocher à la source même de la cascade, et je vis

qu'elle était formée par un ruisseau dont le cours paisible arrosait une petite plaine parsemée de bocages et de prés fleuris. C'était un désert, mais un désert charmant. Je m'enfonçai dans ces douces retraites, et je m'assis sur le bord du ruisseau à l'ombre des peupliers et des saules. Bientôt je vis sur l'autre rive s'avancer à pas lents un homme assez jeune encore, qui me parut plongé dans une profonde tristesse. Il vint s'asseoir vis-à-vis de moi. Le feuillage épais qui nous séparait me cacha à ses regards. Il promena sur la contrée ses yeux mouillés de larmes, et soupira ses chagrins en des vers que je n'ai point oubliés. Nous étions loin du Gave; et le ruisseau qui coulait entre nous murmurait si doucement, qu'il ne m'empêcha pas d'entendre et de retenir ses plaintes touchantes. Tel Pétrarque, au bord de la Sorgue, chantait ses douleurs (a).

(a) *In una chiusa valle, ond' esce Sorga,
Si sta.*

(PETR. canz. 30.)

Tendre et doux souvenir d'un bonheur qui n'est plus,
Toi qui seul peux me rendre une épouse, une amie,
Viens calmer des regrets, hélas ! trop superflus.

Console-moi des chagrins de ma vie

Et des beaux jours que j'ai perdus.

Viens offrir à mon cœur des douceurs mensongères ;

Dans mes sens agités fais naître le repos :

Que je te doive au moins d'agréables chimères,

Et, s'il se peut, l'oubli de tous mes maux.

Que dans mon ame languissante

Une illusion bienfaisante

De chagrins trop réels suspende le retour :

Ainsi du doux zéphyr l'haleine caressante

Console un voyageur des fatigues du jour.

Mais, hélas ! quand je le désire,

Ce souvenir cruel irrite ma douleur.

En me flattant, il me déchire ;

Et tout conspire encore à lui livrer mon cœur.

Ruisseau dont l'onde salutaire

Arrose et rafraîchit le gazon de ces bois ,

Ton murmure enchantait ce vallon solitaire

Avant qu'un doux hymen m'enchainât sous ses lois.

Tu murmurais encor dans ta course légère ,

Quand celle qui me fut si chère

M'apprit à soupirer pour la première fois :

De mon amour naissant tu fus depositaire.

Aujourd'hui que, rêvant de forêts en forêts,

Plus que jamais, hélas ! épris de ses attraits,

D'un cœur qui l'a perdue, et qui toujours l'adore,
 Je viens près de ta source épancher les regrets,
 Je t'entends murmurer encore.

Ainsi de ma douleur tu sais m'entretenir ;
 Près de toi, tout nourrit ma sombre rêverie :

Je ne puis faire un pas sur ta rive fleurie
 Sans y trouver un souvenir.

Dans ce bocage où Philomèle,

Saluant la saison nouvelle,

Attendrissait les échos d'alentour,

Mon amie avec moi se rendait chaque jour ;

Et, pour récompenser une flamme fidèle,

Me promettait un éternel amour.

Je crois ouïr encor cette voix tant aimée :

Si je goûtais long-temps une si douce erreur,

 Je sens que mon ame charmée

 Ne voudrait pas d'autre bonheur.

Ah ! contre mon repos, je le vois, tout conjure ;

 Tout renouvelle mes soupirs :

 Les aquilons et les zéphyr,

Les fleurs et les frimats, la neige et la verdure,

 Tout réveille mes souvenirs.

Si de nos bois flétris le feuillage frissonne ;

 Ou, lorsque nos bocages verts

 Ont été fanés par l'automne,

Si Borée en fureur tyrannise les airs ;

 Triste et pensif, je m'abandonne

 A mille souvenirs amers :

Ensemble nous cueillions les présents de Pomone ;
 Ensemble nous bravions la rigueur des hivers.
 Que de l'émail des fleurs la terre se colore ;
 Qu'un souffle du printemps vienne nous embaumer

Des doux parfums qu'exhale Flore ;

Un souvenir vient m'attendrir encore :

Ah ! quand je commençai d'aimer,

Les roses commençaient d'éclore.

Dans nos vallons jamais Cérès,
 Ouvrant à nos bergers une main libérale,
 N'enrichit de ses dons les fertiles guérets,
 Et jamais de ses chants la bruyante cigale

Ne fait retentir nos forêts,

Sans m'offrir le tableau de cette heure fatale,
 De ce jour de douleur, de ce terrible jour,
 Où la faux du trépas, moissonnant tant de charmes,
 Et condamnant mes yeux à d'éternelles larmes,
 M'ôta plus que la vie, en m'ôtant mon amour.
 Ainsi se sont enfuis mon bonheur, ma jeunesse.
 L'hymen, brisant pour moi sa chaîne enchanteresse,
 Éteignit son flambeau, sans éteindre mes feux.

Terrassé par ce coup affreux,

Je viens dans ce désert exhaler ma tristesse,

Pleurer l'objet de ma tendresse,

Toujours seul, et pensant à des temps plus heureux.

Bords fortunés, vallons, agréables fontaines,

Où reposent mes souvenirs !

Vous fûtes témoins de mes peines,
Plus souvent que de mes plaisirs.
Puissé-je ouvrir sur vous ma mourante paupière
Quand de mes tristes jours s'éteindra le flambeau ;
Et qu'un doux souvenir, de son aile légère,
Voltige encor sur mon tombeau !

A ces mots, l'infortuné jeta un profond soupir, et s'éloigna sans m'apercevoir. Je me levai quand je l'eus perdu de vue, et repris lentement le chemin de Saint-Sauveur. Le vif intérêt qu'il m'avait inspiré me rendit insensible à l'aspect enchanteur de la vallée et de la plaine de Luz, qui se déploya à mes regards quand je descendis de la montagne.

LE BERGONS, BARÈGES.

En allant à Gavarnie, nous avons passé au pied du pic de Bergons, et pris la résolution d'aller sur le haut de cette montagne jouir de la belle vue qui la rend si célèbre. Nous exécutâmes ce projet en quittant Saint-Sauveur pour nous rendre à Barèges.

Nous partons à la pointe du jour. Nous admirons encore ces belles prairies de Luz que mille et mille fleurs émaillaient, que mille sources arrosaient en serpentant, d'où s'exhalaient mille doux parfums. La rosée les paraît encore; chaque brin d'herbe étincelait. Nous traversons les villages de Luz et d'Esthère. C'est au milieu de ce dernier que nous tournons à droite vers le pic de Bergons. En peu de temps, nous parvînmes à sa cime, toujours en foulant une pelouse unie qui nous permit de gravir à cheval presque jusqu'au sommet de la montagne.

Avant même d'y arriver, nous avons vu

comme se dérouler à nos yeux la vallée de Luz, celle d'Argelès, avec tous leurs charmes. Mais quand nous fûmes sur le pic même, la vallée de Gavarnie s'ouvrit à nos pieds, en nous montrant comme dans une optique la grande cascade, la brèche de Roland, les glaciers, les tours et le cirque du Marboré. Nous cherchions un point de vue qui pût nous offrir à la fois ces deux aspects. Nous ne pouvions préférer l'un sans regretter l'autre, ni jouir en même temps de tous les deux. Tant de richesses nous fatiguaient : nous aurions voulu n'avoir pas tant à admirer. A droite, tout ce que la nature a de graces ; à gauche, tout ce qu'elle a de majesté. Au-dessous de nous, au fond d'un abîme effroyable, le Gave bondissant sous l'arche du pont de Sia, les hameaux et les plaines de Pragnères et de Gédro ; autour de nous, toute la chaîne des Hautes-Pyrénées, le Comélie, le Mont-Perdu, le pic du Midi, Néou-Vielle, et ce pic de Viscos, si remarquable par son aiguille qui règne sur Luz et Argelès. Entourés de tant de merveilles, nous ne savions où fixer nos regards

avides et incertains. Mais les nuages vinrent mettre fin à notre embarras. Jaloux sans doute du plus beau point de vue des Pyrénées, il est rare qu'ils en laissent jouir long-temps, et qu'ils ne se hâtent pas d'envelopper le pic de Bergons. Nous les vîmes s'élever du fond des vallées, monter, se répandre sur le flanc des montagnes, voiler successivement tous les objets, nous laisser encore entrevoir, comme à travers un réseau de gaze, la cascade et la brèche, puis dérober à nos regards les collines et les vallées, les montagnes et les plaines, Argeles, Luz, Gavarnie, le Marboré, et nous envelopper enfin nous-mêmes d'une obscurité profonde qui donna le signal du départ.

Nous retrouvâmes la sérénité dans les prairies d'Esthère, et nous prîmes la route de Barèges. Nous remontons le Bastan, le plus bruyant de tous les Gaves; et bientôt, sur ses bords désolés, il nous fallut dire adieu aux bosquets et aux prairies. La vallée s'attriste; l'atmosphère se refroidit; la sérénité nous abandonne; les nuages errent encore autour de nous. Nous poursuivons notre route sur

un beau chemin , mais sans jamais cesser de monter, jusqu'à l'endroit le plus âpre et le plus nu de la vallée, où quelques maisons, séparées par une rue, qui elle-même monte toujours, me découvrent Barèges. Au milieu de ce triste village, coule cette source fameuse, dont presque toute l'Europe vient implorer les bienfaits. Moins onctueuse que celle de Saint-Sauveur, elle soulage moins peut-être, mais elle guérit mieux. L'une et l'autre sont la ressource de l'humanité souffrante, et la richesse des Pyrénées.

Dans ces profonds déserts, dans ces lieux écartés,
Nous trouvons de nos maux l'heureuse délivrance.

On y puise de tous côtés

La santé, la vigueur, la riante espérance.

On s'arrache aux plaisirs des brillantes cités

Pour habiter ces sauvages retraites.

Nymphes de ces vallons, modestes déités,

Qui cachez le bien que vous faites!

Les eaux qui coulent sous vos lois

Coulent plus pures, plus utiles,

Que ces stériles flots qui vont baigner nos villes,

Et parer les jardins des rois.

Ils sont fiers d'arroser ces enceintes superbes
Où brillent l'opulence, et le luxe, et les arts;
Et, jaillissant dans l'air, ou retombant en gerbes,
D'un vain spectacle amusent les regards.
Leur cours, que trop souvent trouble le bruit des armes,
Est l'impuissant témoin des chagrins, des alarmes,
Que vos paisibles eaux aiment à consoler;
Et vous savez tarir les larmes
Que tous les jours il voit couler.
Orgueilleux habitants des palais des monarques,
Ils ne peuvent du sort adoucir les décrets.
Vous habitez les bois : mais vos divins bienfaits
Arrêtent le ciseau des Parques.
En des canaux pompeusement ornés
Ils coulent pour les grands, les heureux de la terre :
De plus touchants emplois vous furent destinés;
Votre onde pure et salubre
Coule pour les infortunés.

ENVIRONS DE BARÈGES.

Le hideux aspect de Barèges frappe d'un certain effroi toutes les personnes que la nécessité y appelle. Cependant on s'accoutume bientôt à ce triste séjour. On s'y attache même, peut-être à cause de sa tristesse, ou parce qu'il a des charmes cachés dont on ne saurait se rendre raison. On lui pardonne, on va jusqu'à aimer le bruit affreux de son torrent. C'est à Barèges que se rendent les vrais amants des Pyrénées, ceux que le zèle des sciences attire dans les hauts lieux. Car Barèges est une montagne; et quand on y arrive en venant de Luz, on a escaladé, en moins de deux heures, près de dix fois la hauteur de Montmartre, et on se trouve dans la région des nuées. Mais ces nuages qui errent autour des monts, qui les coupent en mille formes bizarres ou sublimes; qui quelquefois n'en laissent voir que la cime, qu'on croirait alors suspendue entre la terre et le firmament; qui

d'autres fois cachent les rocs et les frimats, et ne découvrent que les bosquets et les prairies; ces nuages plaisent à l'œil, et inspirent l'imagination. De si grands objets portent à la méditation et à la rêverie. Ces hautes et majestueuses montagnes parlent à l'ame : on aime à les parcourir, ou du moins à les contempler. Sur leurs flancs décharnés, dans les intervalles des rochers, en des ravins qu'on croyait inaccessibles, on rencontre quelquefois des pelouses émaillées, des prairies, des cascades, des bocages qui, dans ces lieux sauvages, brillant par le contraste et par leur rareté, ont une grace plus touchante peut-être que les plaines toujours fertiles, toujours riantes d'Argelès et de Bagnères.

Presque sur le sommet de la montagne, une belle forêt de hêtres, que la nature a percée d'une large allée tapissée d'un gazon uni, domine le village, et le protège contre les avalanches qui le menacent sans cesse. Audessous de cette forêt, on a pratiqué avec art sur le penchant de la montagne des sentiers, qu'ombragent de beaux arbres, que

parent de jolies fleurs, et qui offrent ainsi aux habitants de Barèges une agréable promenade. Là, on voit couler à pleins bords une source abondante et pure, qui tombe de cascade en cascade jusqu'au village, qu'elle abreuve avant de se perdre dans le torrent.

Sur l'autre rive, entre le sommet des monts et le fond de la vallée, est une plaine riante qu'on peut appeler le Campan de Barèges; mais elle se dérobe entièrement aux regards qui ne savent pas la deviner et en chercher la jouissance. Elle n'est séparée de Barèges que de quelques toises de hauteur perpendiculaire; mais le premier escarpement de la montagne la cache à tous les yeux, de sorte qu'on peut habiter long-temps Barèges, sans se douter qu'un Élysée brille à quelques pas de ce triste séjour. Pour en jouir, il faut gravir sur la rive droite du Gave jusqu'au pied du sommet, c'est-à-dire, jusqu'au lieu où la culture expire. Là, on n'est plus étourdi du fracas du Bastan; mais on entend le doux murmure des ruisseaux. Là, on foule un tapis vert qu'émaillent l'euphrase et la pensée, que parfu-

ment l'astrance (a) et l'œillet. Là, on voit s'élever sur l'autre rive le pic de Leyrey, au pied duquel est Barèges, et le Néou-Vielle, cette noble montagne qui porte majestueusement son noir sommet au-dessus de ce collier de neiges éternelles que les nuages aiment à entourer. Là, enfin, on n'aperçoit plus Barèges, le lugubre Barèges : mais on voit s'étendre et se développer comme une contrée nouvelle, invisible aux habitants de la vallée, couverte de riches moissons, peuplée de hameaux, et fertilisée par mille sources pures, qui, tombant du haut des monts sur un lit de cailloux, fuient en écumant parmi les fleurs et la verdure. De petits bocages de saules et de frênes s'élèvent çà et là, et couvrent de leur ombre et de leurs rameaux de jolies chaumières, asile heureux des bergers qui cultivent cette plaine fertile, qui recueillent ces moissons, qui fauchent ces prés fleuris. Heureux ber-

(a) L'astrance, *astrantia major*, jolie plante dont la fleur est odorante. Elle est très-commune dans les Pyrénées, dont elle orne les prairies et les bois.

gers! pendant que les nuages obscurcissent le pic des montagnes qui dominent leurs modestes demeures, que la foudre en frappe les sommets, que les orages et les torrents mugissent à leurs pieds dans la vallée, ils goûtent le calme et la sérénité dans leur cabane, sous leur bocage, au milieu de leur famille; et, malgré les feux de la canicule, ils contemplent au-dessus de leurs têtes les vieilles neiges des Pyrénées (1), et voient sous leurs pas jaillir des ondes pures, s'étendre de vertes prairies, et éclore toutes les fleurs du printemps.

On irrite la nue, on cherche la tempête,
 Quand on s'élève au haut des monts.
 La foudre, trop souvent éclatant sur leur faite,
 Sillonna leurs augustes fronts.
 Dans la vallée, au milieu des nuages,
 Rarement le soleil, vainqueur des noirs orages,
 Avec sérénité nous luit;
 Et sa lumière, ailleurs pure et féconde,
 Y ressemble aux rayons de l'astre de la nuit.

(a) *Néou-Vielle*, vieilles neiges. Cette étymologie est évidente, et la montagne est bien nommée.

Là, l'air siffle, le torrent gronde;
Là, règnent les brouillards, le tumulte et le bruit.

Mais sur la plaine qui s'incline
Entre le mont superbe et le vallon obscur,
Le vent se tait, le ciel est pur.

Le calme et les beaux jours règnent sur la colline.

Vous qui cherchez l'art d'être heureux,
Dirigez vos modestes vœux
Sur ce conseil de la sagesse.
Fuyez la gloire, la richesse
Et les pompes de la grandeur,
Autant que l'affreuse détresse :

La médiocrité, bienfaisante déesse,
Seule, peut donner le bonheur.

Près de Barèges, sur la route de Luz, la vallée offre encore d'autres lieux dignes d'intérêt. Sur la rive droite du Bastan, un petit pré qu'un pommier couvre tout entier de son ombre, qu'une jolie fontaine arrose et embellit, doux et modeste patrimoine d'un berger voisin; sur la rive gauche, un bois de coudriers qui ombrage des gazons frais taillés en étages, les couvre d'un toit de verdure, entrelace à l'entour ses tiges et ses rameaux : tels

sont, le *Pommier* et le *Sopha*, ces deux asiles si chers aux habitants de Barèges, et tous les ans si souvent visités. Plus loin, on trouve l'*Héritage* à *Colas*, jolie chaumière, située au milieu d'une prairie, arrosée d'une source pure, entourée de moissons, ombragée d'un bouquet de bois. De là, la vue s'étend sur toute la plaine de Luz, domine les ruines du château de Sainte-Marie, et vient se reposer sur le village de Sers, qui se présente vis-à-vis. Un sentier pratiqué sur le flanc de la montagne serpente parmi les prés et les champs, et conduit aux villages de Bedpouey et de Viella, dont la situation est charmante. Le premier est le chef-lieu de la vallée de Bastan; le second domine sur les prairies d'Esthère et de Luz.

J'allais souvent me promener à l'*Héritage* à *Colas*, et dans les bois qui l'entourent. Un jour, j'aperçus des vers gravés sur l'écorce d'un frêne. J'approchai; et, après avoir long-temps travaillé à lire des caractères presque effacés, je ne pus recueillir que les stances suivantes :

Montagnes qui cachez dans vos routes secrètes
 Mille bocages frais, mille douces retraites
 Dont les rians déserts promettent le bonheur :
 Sommets majestueux, collines reculées,
 Que ne puis-je, en errant dans vos sombres vallées,
 Y laisser les chagrins qui consomment mon cœur !

A défaut du bonheur, rendez-moi l'espérance.
 Est-ce trop ? Donnez-moi la paix, l'indifférence :
 Je vous confie, hélas ! d'inutiles souhaits.
 En vain j'ai parcouru les désertes montagnes,
 Les bruyantes cités, les paisibles campagnes ;
 Je retrouve partout mon cœur et mes regrets.


Exilé, jeune encore, aux champs de l'Hespérie,
 Je pleurais mes amis, mes parents, ma patrie,
 Les bois accoutumés, le fleuve paternel ;
 Lorsqu'un jour à mes yeux vint s'offrir....

.....

.....

Il fallut me résoudre à ignorer le sujet des
 plaintes de ce poète inconnu. Mais je partageai
 sa tristesse. Rien, en effet, n'est plus capable
 d'inspirer une sombre rêverie et des pensées
 vagues et inquiètes, que le séjour de Barèges

et des hautes montagnes. Mais il n'est personne qui ne s'aperçoive que les moindres des maux, les maux du corps, sont les seuls dont on puisse y espérer le soulagement.



LE PIC DU MIDI.

Cependant nous voulions retourner à Bagnères par le Tourmalet, et visiter le Pic du Midi, la plus haute des montagnes dont le sommet se laisse aborder sans de grands périls, ni de grandes fatigues.

Nous partons de Barèges avant le jour. Nous traversons successivement l'extrémité des tristes vallons de Lienz et d'Escoubous, et leurs torrents, dont le premier vient de Néou-Vielle, le second du lac d'Escoubous. Ce lac, assez voisin de Barèges, mérite peu d'être visité. Bientôt nous changeons de rive, et passons le Bastan au bas du pic d'Eslitz, dont le sommet, très-escarpé, abonde en cristal et en amiante. Un peu après le village de Transarrieu, nous tournons à gauche, et remontons le torrent qui vient du Pic du Midi. Nous marchâmes assez long-temps dans un désert triste et aride, où nos yeux cependant se reposaient quelquefois sur des touffes de rho-

dodendron (a) et d'iris en fleur. Nous arrivâmes bientôt dans la région des neiges, et nous nous trouvâmes sur les bords du lac d'Oncet, beau réservoir moins grand que le lac de Gaube, mais plus élevé, puisque la neige tapisse toujours ses rives, dominé cependant par de hautes montagnes, et surtout par le pic, qu'on voit s'élever au-dessus des eaux comme un obélisque majestueux. Après un moment de repos, nous nous dirigeons vers la montagne, en côtoyant le lac sur un sentier étroit et périlleux. Un faux pas nous eût précipités dans l'abîme. Arrivés à une petite plaine qu'on nomme la *Hourque des Cinq Ours*, nous commençâmes à escalader le pic d'un pied audacieux. Nous cueillions de temps en temps des fleurs aussi jolies que rares, entre autres la lauréole, dont les parfums sont si doux. Vers le tiers de la hauteur de la mon-

(a) Le *rhododendron* qui orne nos parterres est si commun dans les Hautes Pyrénées, que ses branches sont souvent le seul combustible dont puissent user les bergers contraints d'habiter les nues et stériles solitudes de ces montagnes.

tagne, nous trouvons un petit lac qui est toujours glacé, et dont la neige couvrait la surface. Nous gravissons avec un nouveau courage sur le flanc roide et nu du pic, sans pouvoir assurer nos pas, ni même aider nos mains des frêles rameaux d'un arbuste. Tout-à-coup le guide s'arrête, nos pieds se fixent, rien ne s'élève au-dessus de nous, la montagne est franchie, il ne faut plus gravir, il faut admirer. Ici, ce n'est plus le Liéris et ses graces, le Bergons et sa double vallée, Azun et son double ruisseau; c'est la chaîne entière des Pyrénées dans toute sa majesté : ou plutôt, c'est Azun, le Bergons, le Liéris, les ruisseaux, les vallées, les plaines, les montagnes; c'est tout, puisque c'est ce que la nature entière découvre à un regard suspendu entre la terre et le ciel. Le soleil, dorant de ses premiers rayons l'immense horizon de la plaine, semblait sortir du sein des mers. Devant nous s'ouvraient les vallées, serpentaient les fleuves, s'élevaient les chaumières, les hameaux et les cités. Les bords du Gave et de l'Adour, Trames-Aigues, Campan, Bagnères et Tarbes, se dé-

couvraient à nos regards. Derrière nous, la Brèche, le Marboré, Vignemale, le Mont-Perdu, touchaient le firmament. Nos yeux planaient sur les champs de l'Espagne, et sur la plaine où règne Toulouse. Et à nos pieds, la neige durcie et crevassée qui bordait l'étroit sommet du pic, la pente roide de la montagne hérissée de rochers aigus, ouvraient un abîme.

Au milieu de tant d'objets merveilleux, accablés de la magnificence du Très-Haut, il nous semblait n'être plus sur la terre. Nous croyions voir le ciel s'ouvrir sur nos têtes, et les Chérubins, pénétrés d'une sainte frayeur, se voiler de leurs ailes devant le trône de l'Éternel. Nous aurions voulu chanter avec eux ses louanges; car c'est surtout dans ces déserts sublimes où l'homme, oubliant les vaines pensées de la terre, ne voit que la grandeur, la sagesse, la gloire et la haute providence de son Créateur, que s'élancent de son ame ravie les transports de la reconnaissance et de l'admiration.

Le Dieu dont la parole anima la nature
 Fit sortir du néant ces monts audacieux.
 Il les créa pour nous : l'homme qui les mesure,
 L'homme est bien plus grand à ses yeux.

Vous qu'accable le poids de sa majesté sainte,
 Mortels, à son amour laissez-vous enflammer.
 En tremblant à ses pieds de respect et de crainte,
 Songez surtout qu'il faut l'aimer.

De l'effroi, de l'amour, offrons-lui les hommages :
 Adorons sa clémence, en craignant son courroux.
 Si son bras tout-puissant éclate en ses ouvrages,
 Sa bonté les surpasse tous (a).

Nous avons parcouru des yeux le chemin
 qui nous restait à faire pour nous rendre à
 Bagnères. Nous nous arrachons au grand spec-
 tacle qui enchantait nos ames, et nous diri-
 geons nos pas vers la Hourque des Cinq Ours.
 La montagne nous coûta plus de peines à
 descendre qu'à monter. La moindre chute

(a) *Miserationes ejus super omnia opera ejus.*

(Ps. CXLIV, 9.)

aurait été fatale; et le lac d'Oncet, qui ne cessait de nous montrer son eau bleue et profonde au bas du flanc escarpé de la montagne où croissaient à peine quelques brins d'herbe, paraissait un gouffre toujours prêt à nous engloutir.

Nous reprîmes la route du Tourmalet, que nous ne tardâmes pas à atteindre; et, du haut de cette montagne, nous vîmes à la fois couler à nos pieds, d'un côté le Gave, de l'autre l'Adour.

LE TOURMALET , TRAMES-AIGUES.

Comme la Hourquette d'Arréou , le Tourmalet verse deux rivières ; mais leur destinée est moins noble. Enfants de la même montagne , le Gave et l'Adour coulent d'abord en sens inverse ; mais ils forment dans leur cours une grande presque île , et doivent un jour se réunir. Tous deux ne porteront pas leur nom jusqu'à l'Océan Atlantique. L'Adour seul aura cet honneur. En vain le torrent irrité soulève en grondant son orgueil et ses flots. Cette fois-ci la bienfaisance triomphera de la fureur , et le Gave humilié verra ses vagues tumultueuses s'engloutir dans les ondes paisibles de l'Adour.

Placé sur la cime du Tourmalet , je me plaisais à considérer le double cours du torrent et du fleuve , à comparer les ravages du Gave et les bienfaits de l'Adour. Je voyais le premier , quoique faible encore , s'élancer par bonds impétueux , et présager ce qu'il doit être quand la puissance accroîtra sa furie.

Ce fougueux torrent,
 Dévastant sa rive,
 Est l'image vive
 D'un fier conquérant,
 Qui croit être grand,
 Pourvu qu'on le craigne :
 Sur son peuple il règne,
 En le dévorant (a).
 Le meurtre, la guerre,
 La terreur le suit.
 Son nom, d'un vain bruit
 Étonne la terre :
 Devant lui tout fuit.
 Il pille, il ravage :
 Partout sa fureur
 Sème le carnage,
 Le trouble et l'horreur.

Mais l'Adour est un roi vertueux, pacifique,
 Qui, fuyant des combats la splendeur chimérique,
 Sage dans ses conseils, libéral, généreux,
 Borne toute sa gloire à faire des heureux.
 De son cœur paternel la tendre vigilance
 Partout autour de lui fait fleurir l'abondance.
 Dans ses états, séjour d'une éternelle paix,
 Il règne par son rang, moins que par ses bienfaits ;
 Et, témoin fortuné des plaisirs qu'il partage,
 Dans le bonheur public jouit de son ouvrage.

(a) Δημοβόρος βασιλεύς.

(HOMER. Iliad. I, 231.)

En descendant la montagne, nous voulûmes jeter un coup d'œil derrière nous ; et nous vîmes la croupe du Tourmalet couverte d'innombrables troupeaux de brebis, qui, dans l'éloignement, paraissaient comme des insectes émaillant la pelouse, et dont le bèlement seul interrompait le silence imposant du désert. Nous saluâmes cette bienfaisante montagne, qui donne des pâturages aux brebis pour nourrir leurs agneaux et leurs bergers, des rivières aux plaines pour féconder les travaux et embellir la demeure de l'homme.

Nous suivons l'Adour naissant, dont le murmure augmentait toujours, et nous arrivons aux cabanes de Trames-Aigues. De là, nous vîmes le Pic du Midi dans toute sa beauté élever sa tête blanchie par les neiges. Mais c'est quand nous eûmes traversé les cabanes qu'il se présenta à nous dans son plus noble aspect. Nos regards le suivaient parmi les précipices, à travers les bandes alternatives de neiges et de rochers, depuis son faite superbe jusqu'à sa racine même. Il me sembla voir ce mont orgueilleux se troubler devant le cour-

roux du Tout-Puissant, se mouvoir jusque dans ses bases énormes, ouvrir ses abîmes, d'où s'élancent à la fois les fontaines et les fleuves, les ruisseaux et les torrents (a).

Rien de plus pittoresque que la position du hameau de Trames-Aigues, que baigne un bras de l'Adour alimenté par les neiges du Pic du Midi, lequel dispute au Tourmalet l'honneur de donner la naissance à l'Adour et au Gave. Ces heureuses chaumières sont arrosées chacune par une source pure, et retentissent du bruit des cascades que l'Adour, de faible ruisseau devenu fleuve, forme en s'échappant des montagnes pour couler dans la plaine. Nous y courûmes. Si les Pyrénées n'ont rien de plus majestueux que l'amphithéâtre de Gavarnie, elles n'offrent rien de plus aimable que les cascades de Trames-Aigues.

Ce fleuve que j'avais vu se perdre dans l'Océan par une large embouchure, et s'enor-

(a) *Fundamenta montium conturbata sunt, et commota sunt quoniam iratus est eis... et apparuerunt fontes aquarum.*

(Ps. xvii, 8.....16.)

gueillir du noble poids des vaisseaux qui voguaient sur ses ondes, ici, torrent étroit, tombe avec grace par des cataractes prolongées entre des sapins qui en augmentent les charmes en leur prêtant l'illusion de leur ombrage. On admire la première cascade, on ne la quitte qu'à regret ; mais on cesse de la regretter quand on voit celle qui la suit. Ainsi l'admiration va toujours en croissant, et n'est épuisée que par la troisième cascade, qui termine toutes les chutes du fleuve. Là, je vis ces eaux, claires comme le cristal, accourir, se précipiter, se diviser, tomber de rochers en rochers, et arroser d'une pluie brillante le sombre feuillage des sapins. Une partie du torrent tombe d'abord d'un seul jet, comme si une Naïade la versait de son urne. Mais bientôt, brisée par une saillie de rocher, elle se fond en gerbes étincelantes. Les rayons du soleil qui la frappent, et qu'elle multiplie, la font paraître à mes yeux éblouis comme une roue embrasée, tournant avec rapidité sur son axe, toute resplendissante de lumière.

Nous ne pouvions nous lasser de jouir d'un

spectacle si gracieux et si varié, ni d'admirer la situation de ces paisibles cabanes, autour desquelles s'élèvent des touffes de violettes et de pensées des plus brillantes couleurs ; chacune d'elles est riche en lait et en fromage. Chaque berger dépose le lait que lui fournit son troupeau dans un souterrain traversé par le courant d'eau vive que lui envoie le Pic du Midi. On a su pratiquer dans le cours de ce petit ruisseau un réservoir dont l'eau sans cesse renouvelée conserve ces laitages dans une inaltérable fraîcheur. L'Adour semble prolonger et multiplier ses chutes dans cette belle solitude, pour donner à ces heureux bergers le plaisir de les contempler. Ah ! disais-je en moi-même, le génie des arts épuise ses ressources pour orner de torrents artificiels et de cascades factices les jardins fastueux des maîtres du monde ; il ne peut obtenir qu'une eau bourbeuse qui coule à peine quelques instants : et ici, l'onde pure d'un beau fleuve tombe, nuit et jour, du haut des montagnes, par des cascades que toutes les graces embellissent, pour décorer d'obscures et humbles chaumières.

Ainsi, riche en bienfaits, l'admirable nature
 Sait changer ces déserts en des lieux enchantés;
 Elle y fait de ses dons éclater la parure,
 Et souvent les refuse au luxe des cités.

Ainsi du Créateur la douce providence,
 Négligent les palais pour orner les hameaux,
 Souriant aux bergers, leur donne en abondance
 La paix, l'ombre, un lait pur, des fleurs et des ruisseaux.

Nous nous arrêtâmes peu à la cascade de
 Grip, que le voisinage de celles de Trames-
 Aigues dépare; et reprenant la route de Ba-
 gnères, nous terminâmes notre voyage par
 les délices de Campan.

BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Nous fîmes encore quelque séjour à Bagnères. Mais les journées coulaient avec rapidité, et amenèrent trop tôt celle qui devait nous éloigner de cette charmante ville. Il fallut enfin quitter cette fraîche vallée où le printemps semblait s'être réfugié, pour aller habiter des plaines brûlantes que désolait la canicule.

Nous voulions cependant visiter Bagnères-de-Luchon. Nous connaissions déjà une grande partie de la route qui y conduit par la Hourquette d'Arréou et la vallée d'Aure. Nous préférâmes donc celle de Montréjau. Nous sortons de la ville par le chemin de Toulouse. Nous nous trouvâmes bientôt au haut de la colline qui domine Bagnères. Là, je jetai un dernier regard sur la ville et ses alentours, qui semblaient déployer à mes yeux tous leurs charmes, comme pour me retenir encore, ou pour augmenter mes regrets. Adieu, m'écriai-je,

Adieu , coteaux rians ; adieu , plaine fertile ,
 Bords enchantés , aimable ville ,
 Séjour fortuné des plaisirs .
 Bientôt , loin de ces bois qu'agitent les zéphirs ,
 Mon cœur , de ce vallon tranquille
 Où le bonheur a fixé son asile ,
 N'aura plus que des souvenirs .
 Adieu , Nymphes de ces rivages ,
 Protectrices de ces hameaux :
 J'ai respiré sous vos ombrages
 Et le parfum des fleurs et la fraîcheur des eaux .
 Adieu , silencieux bocages
 Où mon ame inquiète a goûté le repos .
 Adieu , fleuve charmant dont les ondes rapides
 Fertilisent tes bords , sans y porter l'effroi .
 Adieu , ruisseaux frais et limpides ,
 Vous ne coulerez plus pour moi .

Nous quittâmes la grande route , et pas-
 sâmes à l'ancienne abbaye de l'Escale-Dieu .
 Cette retraite , située dans un entonnoir que
 forment de petites montagnes , arrosée par
 un torrent , ornée de peupliers , entourée de
 prairies , était autrefois habitée par de pieux
 solitaires , qui fuyaient le tumulte du siècle

pour vivre tranquilles dans ce désert : heureux d'y trouver un asile contre les dangers d'un monde corrompu, et de partager de paisibles loisirs entre l'étude, la bienfaisance et la prière ! Mais, hélas ! les solitaires n'étaient plus ; et leur temple profané élevait tristement son dôme dégradé, et ses voûtes silencieuses qui avaient retenti si long-temps des louanges de l'Éternel.

Après avoir traversé une lande spacieuse d'où nos regards plongeaient dans une jolie vallée, nous arrivâmes à Montréjau. Là, se termine la vallée d'Aure, dont j'avais vu la naissance à la Hourquette d'Arréou. La *Neste*, qui l'arrose, se jette dans la Garonne au-dessus de Montréjau. Après cette ville, nous remontâmes les rives de la Garonne, et les vallées qu'elle arrose de ses flots naissants.

Cependant les montagnes s'élevaient peu à peu. Nous aperçûmes de loin la ville de Saint-Bertrand. Nous traversâmes plusieurs villages. Un peu avant Sierpe, nous vîmes la Garonne accourir de la vallée d'Aran où elle prend sa source, et recevoir la *Pique*, qui

roule ses flots dans la vallée de Luchon. Le bassin où elles se réunissent est délicieux. La Garonne, loin d'imiter les fureurs du Gave, est moins rapide même que l'Adour. Elle caresse déjà ses bords, et semble pressentir qu'elle est destinée à baigner de ses flots heureux la plus belle des contrées, et à couler sous le plus doux des climats.

Fleuve majestueux, l'honneur des Pyrénées,
 Enfant de leurs plus hauts sommets ;
 Ah ! quelle rivière eut jamais
 De plus riantes destinées !

Sous le ciel le plus pur tu vas couler en paix ,
 Promenant à loisir tes ondes fortunées ,

Pour mieux jouir de tes bienfaits.

Heureux dominateur de ces brillantes plaines
 Où Zéphire, entouré des Jeux et des Amours,
 Se plaît à prodiguer ses plus douces haleines,
 Et le soleil ses plus beaux jours ;

Par mille gracieux détours,

Fertilisant bientôt tes paisibles domaines ,

Tu traverseras dans ton cours

Des bords chers à Cérès, favorisés de Flore ,

Où leurs dons à l'envi s'empresseront d'éclorre,
 Que parent la nature, et la gloire, et les arts;
 Tu vas baigner les murs d'Isaure,
 Et la cité du Douze-Mars.

La vallée de Luchon ne ressemble point à celles que présente le milieu de la chaîne. On y chercherait en vain les graces de Campan, ou la majesté de Cauterets. Mais elle a des charmes qui lui sont propres; et elle termine dignement les belles vallées des Pyrénées. Ici, des montagnes couvertes d'arbres superbes renferment des bassins larges et fertiles, où croissent le chanvre et le maïs, qu'ombragent les peupliers et les saules, qu'arrosent les eaux pétulantes d'un beau torrent. Ce torrent, qui est une branche de la Garonne, ne coule point comme le Gave ou comme l'Adour: il a quelque chose de la majesté du grand fleuve auquel il va porter ses eaux; et ses bords rappellent, par leur forme, par leur culture, par leurs ombrages, les bords de la Garonne. Vers la fin de la vallée, s'élève Bagnères avec son faubourg nommé *Bercuignas*. Cette petite ville

à point sans doute l'étendue, l'éclat, l'aspect
 niant de Bagnères-de-Bigorre. On y regrette
 ces eaux vives qui arrosent en frémissant cha-
 que rue, cette plaine ouverte et féconde, ces
 prairies et ces coteaux qui, dans le printemps
 et l'été, font de l'autre Bagnères le plus agréable
 séjour du royaume. Mais cette large et profonde
 vallée de Luchon, dont les montagnes sont si
 belles, dont la plaine est si bien cultivée, dont
 les ombrages sont si frais; cette vallée de l'Ar-
 boust, dont la forme et le torrent rappellent les
 plus célèbres vallées; ces platanes qui embellis-
 sent Bagnères; ces superbes allées de tilleuls
 qui séparent la ville des bains; ces bains si bien
 situés, si riches en sources minérales; l'air pur
 qu'on respire; cette lumière moins vive mais
 plus douce, qui semble réfléchie et tempérée
 par les flancs ombragés des montagnes : tout
 concourt à faire de Bagnères-de-Luchon un
 lieu charmant, et digne du nom qu'il porte.

Là aussi, les Pyrénées offrent des mer-
 veilles à contempler. On dirait même qu'elles
 y ont réuni en abrégé toutes celles qui ren-
 dent si fameuses les vallées de l'Adour et du

Gave. La cataracte et la grotte de Montauban peuvent être comparées à la grotte de Gédro, à Saousa ou à Trames-Aigues, comme le beau lac de Seculejo, et cette magnifique cascade qui tombe presque des nues dans le lac, rappellent le lac de Gaube et la cascade de Gavarnie.

Bagnères-de-Luchon touche à la frontière de l'Espagne ; et le village de Saint-Mammet, qui est un peu au-delà des bains, sur l'autre rive de la Pique, est le dernier village de France.

C'est surtout à Saint-Mammet et dans d'autres hameaux de la vallée de Luchon, dans celui de Maillos près d'Argelès, et à Gerde près de Bagnères-de-Bigorre, qu'on trouve ces déplorables familles de goîtreux, objets d'une trop juste compassion par leurs infirmités et leurs malheurs, dont on n'a pu encore découvrir ni l'origine ni la cause (a).

Le revers de la montagne au pied de laquelle est Bagnères forme la vallée d'Aran,

(a) On sait que les historiens ne sont pas plus d'accord sur l'origine de ces familles, que les médecins sur la cause de leur maladie.

et voit couler la Garonne. Il est beau de remonter jusqu'à la source mystérieuse de ce fleuve, de le voir s'échapper des glaciers inaccessibles de la Maladetta, couler de lac en lac, s'engouffrer dans un abîme, reparaitre ensuite, et préluder, par les merveilles de son berceau, à ses nobles destinées.

Quelquefois nous remontions la Pique au-delà de Bagnères et de Saint-Mammet. Là, nos regards se portaient jusqu'au fond de la vallée qui conduit au port de Vénasque (a), et aux sources du torrent. Ces noires montagnes, qui paraissaient se fermer tout-à-coup et terminer la vallée; ce château de Castelvieu qui élevait à leur pied ses ruines antiques, et qui ne rappelait en rien les graces de Beaussens ou de Sainte-Marie; cette sombre profondeur augmentée encore par l'obscurité d'un lointain vague; ces brouillards, cette vapeur bleuâtre,

(a) On nomme *ports* dans les Pyrénées les passages pratiqués dans leur crête pour conduire en Espagne, ou même en général, pour passer, par le sommet d'un mont, d'une vallée dans une autre. Cette acception est conforme à l'étymologie du mot *port*, mot dérivé du grec, qui veut dire *passage*.

cette teinte lugubre qui enveloppait le paysage ; le bruit du torrent : tout pénétrait nos âmes d'une tristesse rêveuse et d'un majestueux effroi.

Cependant la saison s'avancait. Il fallut enfin s'éloigner de ces montagnes où j'avais tant joui, tant admiré. Je me félicitai d'avoir terminé mon voyage dans les Hautes Pyrénées par la vallée de Luchon. Bientôt je la quittai ; et, suivant le cours de ses torrents, j'allai avec eux retrouver la noble et tranquille Garonne, qui leur apprend à oublier leur fougue et leurs tumultueux caprices, et à couler en paix sous ses lois.

Souveraines des Pyrénées !

O vous, déités fortunées

Qui de ces bords heureux conservez les attraits !

Vous qui réglez sur les merveilles ,

Hélas ! que n'ai-je pu , par de savantes veilles ,

Immortaliser vos bienfaits !

J'ai respiré la paix sur vos rives fleuries ;

Je me suis égaré dans vos riants vallons ;

Et je vous dois au moins d'aimables rêveries ,

Et de douces illusions.

FIN.

